



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

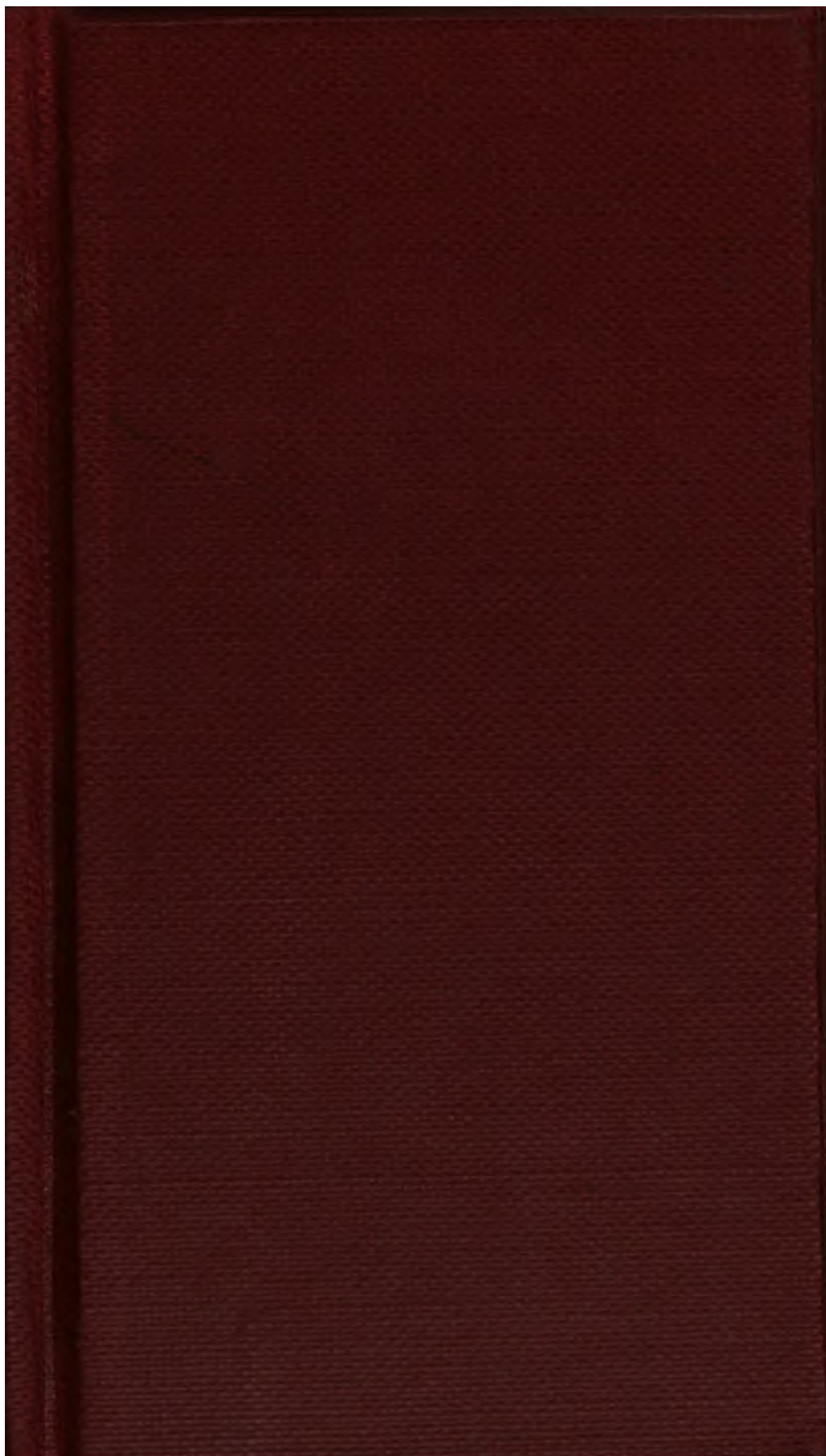
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

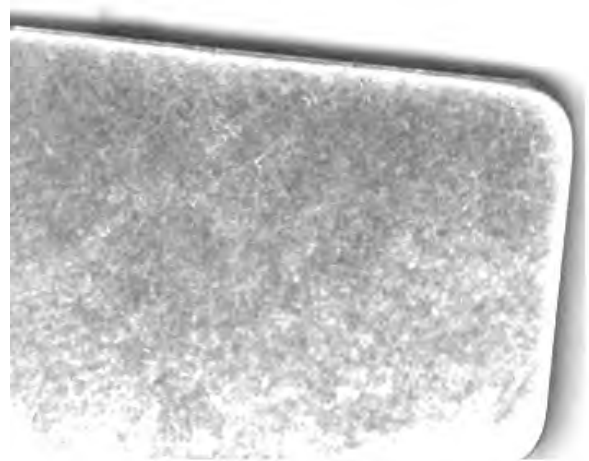
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

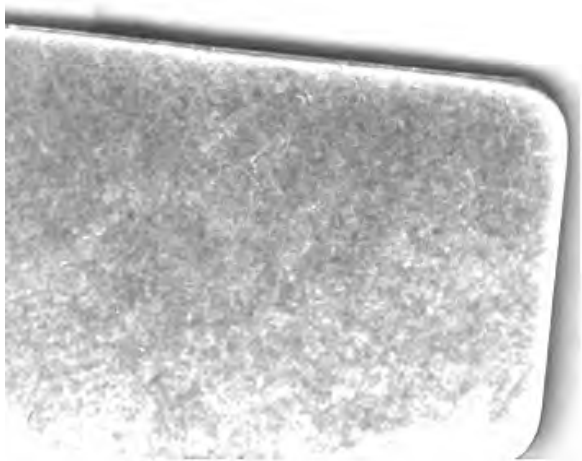


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

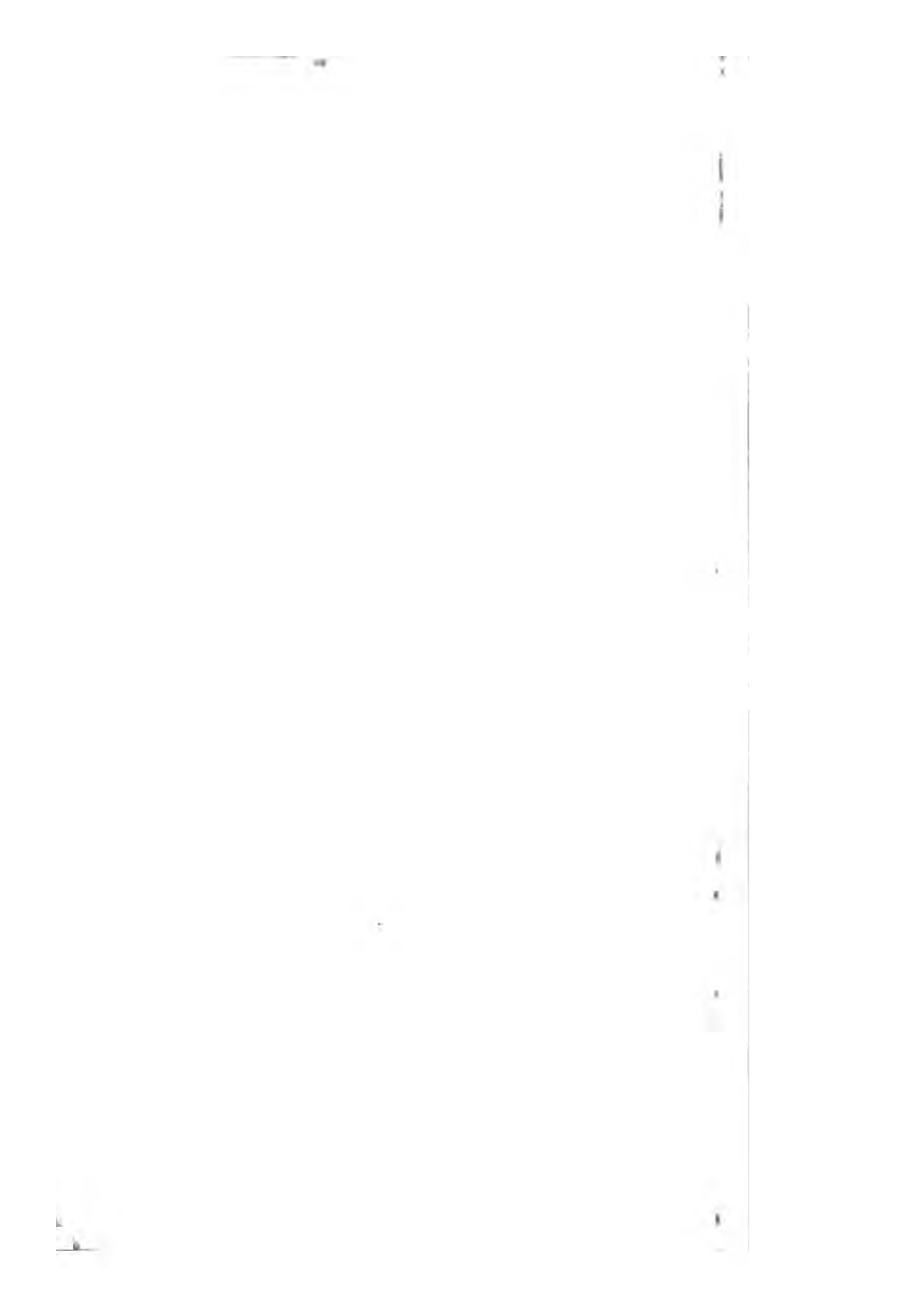












OEUVRES

DE MADAME

VALMORE.

III.

Verf. F. III A. 1000





TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

14 SEP 1974

OF OXFORD

LIBRARY

**PAUVRES  
FLEURS.**

1. 2. 3. 4. 5.

6. 7. 8.

# PAUVRES FLEURS.

---

## La Maison de ma Mère.

---

Maison de la naissance, ô nid, doux coin du monde !  
O premier univers où nos pas ont tourné !  
Chambre ou ciel, dont le cœur garde la mappemonde,  
Au fond du temps je vois ton seuil abandonné.  
Je m'en irais aveugle et sans guide à ta porte,  
Toucher le berceau nu qui daigna me nourrir ;  
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte !  
Je n'y pus vivre enfant ; j'y voudrais bien mourir ;  
Marcher dans notre cour où croissait un peu d'herbe ,  
Où l'oiseau de nos toits descendait boire , et puis ,  
Pour coucher ses enfans, becquetait l'humble gerbe ,  
Entre les cailloux bleus que mouillait le grand puits !

De sa fraîcheur lointaine il lave encor mon ame ,  
Du présent qui me brûle il étanche la flamme ,

§

## PAUVRES FLEURS.

Ce puits large et dormeur au cristal enfermé,  
Où ma mère baignait son enfant bien-aimé :  
Lorsqu'elle berçait l'air avec sa voix rêveuse,  
Qu'elle était calme et blanche et paisible le soir,  
Désaltérant le pauvre assis, comme on croit voir  
Aux ruisseaux de la Bible une fraîche laveuse :  
Elle avait des accens d'harmonieux amour,  
Que je buvais du cœur en jouant dans la cour!

Ciel! où prend donc sa voix une mère qui chante,  
Pour aider le sommeil à descendre au berceau?  
Dieu mit-il plus de grâce au souffle d'un ruisseau?  
Est-ce l'Éden rouvert à son hymne touchante,  
Laisant sur l'oreiller de l'enfant qui s'endort  
Poindre tous les soleils qui lui cachent la mort?  
Et l'enfant assoupi sous cette ame voilée,  
Reconnait-il les bruits d'une vie écoulée?  
Est-ce un cantique appris à son départ du ciel,  
Où l'adieu d'un jeune ange épancha quelque miel?

Merci, mon Dieu! merci de cette hymne profonde,  
Pleurante encore en moi dans les rires du monde,  
Alors que je m'assieds à quelque coin rêveur,  
Pour entendre ma mère en écoutant mon cœur :  
Ce lointain *au revoir* de son ame à mon ame,  
Soutient en la grondant ma faiblesse de femme ;  
Comme au jonc qui se penche une brise en son cours  
A dit : « Ne tombe pas ! j'arrive à ton secours. »

Elle a fait mes genoux souples à la prière ;  
J'appris d'elle, Seigneur ! d'où vient votre lumière,  
Quand j'amusais mes yeux à voir briller ses yeux,

Qui ne quittaient mon front que pour parler aux cieux.  
A l'heure du travail qui coulait pleine et pure,  
Je croyais que ses mains régissaient la nature,  
Instruite par le Christ à sa voix incliné,  
Qu'elle écoutait priante et le front prosterné ;  
Vraiment, je le croyais ! et d'une foi si tendre,  
Que le Christ au lambris me paraissait l'entendre :  
Je voyais bien que, femme, elle pliait à Dieu,  
Mais ma mère, après lui, l'enseignait en tout lieu.

L'ardent soleil de juin qui riait dans la chambre ;  
L'âtre dont les clartés illuminaient décembre ;  
Les fruits, les blés en fleurs, ma fraîche nuit, mon jour,  
Ma mère créait tout du fond de son séjour :  
C'était ma mère ! ô mère ! ô Christ ! ô crainte ! ô charmes !  
Laissez tremper mon cœur dans vos suaves larmes ;  
Laissez ces songes d'or éclairer les vieux murs  
Des pauvres innocens nés dans les coins obscurs ;  
Laissez, puisqu'ici-bas nous nous perdons sans elles,  
Des mères aux enfans comme aux oiseaux des ailes.  
Quand la mienne avait dit : « Vous êtes mon enfant, »  
Le ciel, c'était mon cœur à jour et triomphant !

Alors la maison était pleine  
Des premiers nés forts et joyeux,  
Qui, m'entendant souffler à peine,  
Me réchauffaient de leur haleine,  
Et m'apprivoisaient à leurs jeux.

C'était mon frère, pauvre frère !  
Alors si beau ! si pauvre encor !  
Enfant du rempart militaire,

Me berçant sur un chant de guerre,  
Avec son casque en papier d'or !

C'était... flambeau de ma mémoire,  
Ciel rallumé, ne t'éteins pas !  
Je veux croire : laisse-moi croire ;  
Je veux vivre : laisse-moi boire  
La goutte d'eau qui pend là-bas !

Là-bas, quand j'apprenais que l'on souffre, ma mère  
Évoquait des enfans la plus belle chimère ;  
Puis, sur mon front malade et content de brûler,  
Chuchottait ces mots doux, trop doux pour les parler !

O vie enfant ! ô tremblante lumière,  
D'ombre mêlée à ma jeune raison,  
Tant que ton aile aveugla ma paupière,  
Que tu la tins en riante prison !  
Sous ton haleine égale et savoureuse,  
Je ne savais regretter ni prévoir ;  
L'autre âge m'a tant dit que j'étais malheureuse,  
Que j'ai fini par le savoir !

Depuis, mes jours rêveurs gardent leur blanc génie ;  
Toujours quand j'ai la fièvre il balance mon sort ;  
J'enferme sous mon front cet écho d'harmonie ;  
J'entends chanter ma mère et je ris à la mort !

Elle se défendait de me faire savante ;  
« Apprendre, c'est vieillir, disait-elle, et l'enfant  
Se nourrira trop tôt du fruit que Dieu défend ;  
Fruit fiévreux à la sève aride et décevante ;

• L'enfant sait tout qui dit à son ange gardien :  
 • — Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien!—  
 • C'est assez demander à cette vie amère ;  
 • Assez de savoir suivre et regarder sa mère ,  
 • Et nous aurons appris pour un long avenir ,  
 • Si nous savons prier , nous soumettre et bénir ! »

Et je ne savais rien à dix ans qu'être heureuse ;  
 Rien , que jeter au ciel ma voix d'oiseau, mes fleurs ;  
 Rien , durant ma croissance aiguë et douloureuse ,  
 Que plonger dans ses bras mon sommeil ou mes pleurs :  
 Je n'avais rien appris , rien lu que ma prière ,  
 Quand mon sein se gonfla de chants mystérieux ;  
 J'écoutais *Notre-Dame* et j'épelais les cieux  
 Et la vague harmonie inondait ma paupière ; [jour  
 Les mots seuls y manquaient ; mais je croyais qu'un  
 On m'entendrait aimer pour me répondre : Amour !

Et les psaumes d'oiseau caché dans le feuillage ,  
 Ce qu'il raconte au ciel par le ciel répondu ,  
 Mon ame qu'on croyait indolente ou volage ,  
 L'a toujours entendu !

Et quand là-bas, là-bas, comme on peint l'espérance,  
 Dieu tendait l'arc-en-ciel aux pèlerins errans,  
 S'il avait ruisselé sur ma vierge souffrance,  
 La nuit se sillonnait de songes transparens :  
 Et sur l'onde qui glisse et plie , et s'abandonne ,  
 Quand j'avais amassé des parfums purs et frais ,  
 En voyant fuir mes fleurs que n'attendait personne ,  
 Je regardais ma mère et je les lui montrais.



Et ma mère disait : « C'est une maladie ;  
Un mélange de jeux , de pleurs , de mélodie ;  
C'est le cœur de mon cœur ! oui , ma fille ! plus tard ,  
Vous trouverez l'amour et la vie... autre part. »

Innocence ! innocence ! éternité rêvée !  
Au bout des temps de pleurs serez-vous retrouvée ?  
Êtes-vous ma maison que je ne peux rouvrir ?  
Ma mère ! est-ce la mort ?... je voudrais bien mourir !

---

## Au Médecin de ma Mère ,

M. TARANGET DE DOUAY.

---

Toi dont l'ame à la fois lumineuse et sensible ,  
Sur nos pâles douleurs s'use comme un flambeau ,  
Duelliste sublime et vainqueur du tombeau ,  
Laisse chanter mon cœur sous ton laurier paisible :  
Laisse-le se rouvrir au rayon qu'autrefois  
Ton regard attacha sur un enfant débile ,  
Qui n'oublia jamais, dans son destin mobile ,  
Que ton nom a tremblé dans sa fébrile voix ;  
Que ta main de mon père entr'ouvrait la demeure ,  
Quand Dieu sous ta figure y désaffligeait l'heure ,  
Alors que malade et lourde à mon berceau ,  
Comme l'oiseau blessé pèse sur un roseau ,  
L'heure traînait son vol au toit de ma famille ,  
Et menaçait d'éteindre une petite fille ;  
Que c'est ta volonté qui ralluma mon sort ;  
Qui me reprit deux fois dans l'aile de la mort ;  
Et quand je vacillais, luciole éphémère ,  
Me rendit toute vive aux larmes de ma mère.

Oui, tu plains de nos maux la triste profondeur ,

Toi; tu comprends tout l'homme en t'écoutant toi-  
Car ton étoile veuve au sein de sa splendeur, [même;  
Sait que l'on meurt déjà quand on perd ce qu'on aime;

Ne meurs pas ! souffre encore; aide-nous à souffrir;  
Laisse à mon doux pays ta charité savante,  
A quelque humble famille une mère vivante  
Et quelque pauvre enfant qui ne veut pas mourir !



Et j'allais au soleil couchant sécher mes pleurs,  
Pour te rendre suave et pur comme les fleurs ;  
Ou dans les roseaux verts je t'emportais pensive,  
Pour t'abreuver du bruit de quelque source vive,  
Qui, m'ouvrant son cristal comme à l'oiseau plongeur,  
Sur notre double fièvre épanchait sa fraîcheur.

Souviens-toi que souvent, seuls au fond d'une église,  
Nous regardions longtemps les anges aux fronts blancs,  
Que je t'y promenais invisible, à pas lents,  
Modelant leurs beaux traits sur ta forme indécise ;  
J'ai bien fait ! nul enfant n'a rapporté des cieux  
Tant de ciel inondant sa profonde paupière,  
Et l'on n'a vu jamais, d'un front si gracieux,  
Jaillir tant de rayons de vie et de lumière.  
Qu'un si petit visage enferme de portraits !  
De tout ce que j'aimai tu m'offres quelques traits :  
Que d'anges envolés sans pouvoir les décrire  
Dans ton sourire errant reviennent me sourire !

Et je l'avais prédit, quand je sentais ton cœur  
Éclorre et battre faible à mon flanc créateur !  
Quand mes heures veillaient autour de ta défense,  
Dans mon humble abandon qui m'eût fait une offense !  
Tout, c'était toi ! Mes yeux enfermés sous ma main,  
N'ont appelé personne en ce monde inhumain,  
Personne ! pour calmer, pour soutenir ma tête,  
Et dérober mon fruit au vent de la tempête :  
Oh ! mais lorsqu'en ton nom je regardais les cieux,  
Ton sourire passait dans les pleurs de mes yeux,  
Dieu se montrait au loin sous cette ondée amère ;  
Dieu, dans ma pauvreté me laissait être mère ;

Et j'envoyais à Dieu mes baisers ou mes cris,  
Les doux cris d'une femme à qui Dieu donne un fils.

Ton berceau, vide encor, peuplait ma solitude ;  
Un ange y respirait par moi sa nuit, son jour ;  
J'y couvais son destin ; j'en étais le séjour !...  
On ne meurt pas d'orgueil et de sollicitude !

Aussi j'ai cru tomber faible sur mes genoux  
Quand on me leva seule et comme trop légère,  
Cherchant le poids aimé d'une tête si chère ;  
Car, si près que tu sois, l'air circule entre nous,  
Adieu !... je ne suis plus l'heureuse chrysalide,  
Où l'ame de mon ame a palpité neuf mois ;  
Mais à ta frêle fleur si j'ai servi d'égide,  
Homme un jour, reviens-y t'appuyer quelquefois.  
Je suis ta mère : un nœud nous a tenus ensemble ;  
C'est l'aimant divisé que l'aimant cherchera ;  
La terre ne rompt pas ce que le ciel assemble :  
Sous la vie, hors la vie, il nous réunira !

Des femmes me l'ont dit : oui, la femme étonnée,  
Quitte d'un doux fardeau, vacille consternée ;  
Nous n'osons pas le dire et nous pleurons tout bas :  
Que de larmes l'enfant coûte à la mère, hélas !  
D'hier nous sommes deux ! Le souffle de ta bouche  
Se mêle à chaque souffle étranger qui te touche,  
Et je pleure et... pardon ! mon jeune bien-venu !  
Au monde pour moi seul et du monde inconnu !

Dieu d'amour ! Dieu des mères !  
Dieu des petits enfans,

## PAUVRES FLEURS.

Sur nos routes amères,  
 Où volent les chimères,  
 Où pleurent les vivans,  
 Dieu ! qui seul nous défends :

La plante délaissée  
 Qui te regarde ici ;  
 La colombe offensée  
 Sous son aile blessée,  
 Et moi qui parle ainsi,  
 Tu nous aimes aussi !

Ma mère était ta fille,  
 Et ma mère pleura ;  
 Mais le sort se dessille ;  
 Ange de la famille,  
 Au sort qui l'aimera  
 Mon enfant sourira.

Qu'il te doive toujours, sauveur né d'une femme,  
 Quelque songe d'en haut pour bercer sa jeune ame !

Toi, cher petit dormeur, notre monde te plaît :  
 Ton ame est toute blanche et n'a bu que du lait !  
 Depuis si peu d'instans descendu sur la terre,  
 Tes yeux nagent encor dans un divin mystère ;  
 Tu revois la maison d'où tu viens, ton beau ciel,  
 Et ton baiser qui s'ouvre en a gardé du miel !

---

## La Fleur d'eau.

---

Fleur naine et bleue, et triste, où se cache un emblème,  
Où l'absence a souvent respiré le mot : *j'aime !*  
Où l'aile d'une fée a déteint ses couleurs,  
Toi, qu'on devrait nommer le colibri des fleurs,  
Traduis-moi : porte au loin ce que je n'ose écrire;  
Console un malheureux comme eût fait mon sourire;  
Enlevée au ruisseau qui délasse mes pas,  
Dis à mon cher absent qu'on ne l'oubliera pas!

Dis qu'à son cœur fermé je vois ce qui se passe;  
Dis qu'entre nos douleurs je ne sens pour espace  
Que ton voile charmant d'amitié; que toujours  
Je puise dans ma foi les vœux que tu lui portes:  
Que je les lui dédie avec tes feuilles mortes,  
Frêles et seuls parfums répandus sur mes jours :  
Dis qu'à veiller pour lui mon ame se consume;  
Qu'elle a froid! qu'elle attend qu'un regard la rallume!

Dis que je veux ainsi me pencher sous mes pleurs;  
Ne trouver nulle joie au monde, au jour, aux fleurs;  
Que la source d'amour est scellée en mon ame;  
Que je sais bien quelle ame y répondrait encor,  
Dont je serais la vie, et qui serait ma flamme;





Il le sait bien aussi : mais cette ame , elle dort ;  
Elle dort dans l'absence où s'effeuille ma vie ,  
Où tu me dis pourtant que j'en serai suivie ,  
Et ranimée un jour. Mais qu'il nous faut encor ,  
Lui , brûler ; moi languir pour contenter le sort !  
Va donc comme un œil d'ange éveiller son courage :  
Dis que je t'ai cueillie à la fin d'un orage ;  
Que je t'envoie à lui comme un baiser d'espoir ,  
Et que se joindre ainsi c'est presque se revoir !

---

## Une Ame.

---

Lasse de douleur ,  
D'espoir obsédée ,  
D'une fraîche idée ,  
D'un amour en fleur ,  
On dirait qu'une ame ,  
M'embrassant toujours ,  
De ciel et de flamme  
Me refait des jours !

Dans ton souvenir ,  
Toi qui me recèles ,  
As-tu pris des ailes  
Devant l'avenir ?  
Car je sens qu'une ame ,  
M'embrassant toujours ,  
De ciel et de flamme  
Me refait des jours !

N'es-tu pas dans l'air ,  
Quand l'air me caresse :  
Ou quand il m'opresse ,  
Sous l'ardent éclair ?

**PAUVRES FLEURS.**

Car je sens qu'une ame,  
M'embrassant toujours,  
De ciel et de flamme  
Me refait des jours!

---

## Eroyance.

---

Souvent il m'apparut sous la forme d'un ange  
Dont les ailes s'ouvraient,  
Remontant de la terre au ciel où rien ne change;  
Et j'ai vu s'abaisser, pleins d'une force étrange,  
Ses bras qui m'attiraient.

Je ne l'ai pas rêvé, je l'ai vu. La nuit même,  
Où le cœur entend tout,  
Je n'entendais que lui, dire : « C'est moi qui t'aime,  
C'est moi qui t'aimerai d'une ferveur extrême,  
Sur la terre et partout ! »

Ses doux yeux se fondaient en lumières humides,  
Pour inonder mes yeux;  
J'étais illuminée et pâle. Et moins timides,  
Mes deux mains se changeaient en deux ailes rapides,  
Pour l'aller voir aux cieux.

Je montais. Je sentais de ses plumes aimées  
L'attrayante chaleur;  
Nous nous parlions de l'ame, et nos ames charmées,  
Comme le souffle uni de deux fleurs embaumées,  
N'étaient plus qu'une fleur.

Et je tremblerai moins pour sortir de la vie :

Il saura le chemin.

J'en serai, de bien près, devancée ou suivie ;

Puis, entre Dieu qui juge et ma crainte éblouie ,

Il étendra sa main.

Ce nœud, tissu par nous dans un ardent mystère ,

Dont j'ai pris tout l'effroi ,

Il dira que c'est lui, si la peur me fait taire ;

Et s'il brûla son vol aux flammes de la terre ,

Je dirai que c'est moi !

Son souffle lissera mes ailes sans poussière ,

Pour les ouvrir à Dieu.

Et nous l'attendrirons de la même prière ;

Car, c'est l'éternité qu'il nous faut tout entière :

On n'y dit plus, Adieu !

---

## Avant toi.

---

L'année avait trois fois noué mon humble trame,  
Et modelé ma forme en y broyant ses fleurs,  
Et trois fois de ma mère acquitté les douleurs,  
Quand le flanc de la tienne éclata : ma jeune ame  
Eut dès lors sa promesse et l'attira toujours,  
Toujours ; tant qu'à la fin elle entra dans mes jours.  
Et lorsqu'à ton insu tu venais vers ma vie,  
J'inventais par le monde un chemin jusqu'à toi ;  
C'était loin ; mais l'étoile allait, cherchait pour moi,  
Et me frayait la terre où tu m'avais suivie,  
Où tu me reconnus d'autre part ; oui, des cieux ;  
Moi de même ; il restait tant de ciel dans tes yeux !

Mais le sais-tu ? trois fois le jour de la naissance  
Baisa mon front limpide assoupi d'innocence,  
Avant que ton étoile à toi, lente à venir,  
Descendît marier notre double avenir.  
Oh ! devions-nous ainsi naître absens de nous-mêmes !  
Toi, tu ne le sais pas en ce moment ; tu m'aimes,  
Je ne suis pas l'ainée. Encor vierge au bonheur,  
J'avais un pur aimant pour attirer ton cœur ;  
Car le mien, fleur tardive en soi-même exilée,

N'épanouit qu'à toi sa couronne voilée,  
 Cœur d'attente oppressé dans un tremblant séjour  
 Où ma mère enferma son nom de femme : *Amour*.

Comme le rossignol qui meurt de mélodie  
 Souffle sur son enfant sa tendre maladie,  
 Morte d'aimer, ma mère, à son regard d'adieu,  
 Me raconta son ame et me souffla son Dieu :  
 Triste de me quitter, cette mère charmante,  
 Me léguant à regret la flamme qui tourmente,  
 Jeune, à son jeune enfant tendit longtemps sa main,  
 Comme pour le sauver par le même chemin. [dre,  
 Et je restai longtemps, longtemps sans la compren-  
 Et longtemps à pleurer son secret sans l'apprendre ;  
 A pleurer de sa mort le mystère inconnu,  
 Le portant tout scellé dans mon cœur ingénu ;  
 Ce cœur signé d'amour comme sa tendre proie,  
 Où pas un chant mortel n'éveillait une joie.  
 On eut dit, à sentir ses faibles battemens,  
 Une montre cachée où s'arrêtait le temps ;  
 On eût dit qu'à plaisir il se retint de vivre ;  
 Comme un enfant dormeur qui n'ouvre passon livre,  
 Je ne voulais rien lire à mon sort ; j'attendais,  
 Et tous les jours levés sur moi, je les perdais.  
 Par ma ceinture noire à la terre arrêtée,  
 Ma mère était partie et tout m'avait quittée :  
 Le monde était trop grand, trop défait, trop désert ;  
 Une voix seule éteinte en changeait le concert :  
 Je voulais me sauver de ses dures contraintes,  
 J'avais peur de ses lois, de ses morts, de ses craintes,  
 Et ne sachant où fuir ses échos durs et froids,  
 Je me prenais tout haut à chanter mes effrois !

Mais quand tu dis : « *Je viens !* » quelle cloche de fête  
Fit bondir le sommeil attardé sur ma tête !  
Quelle rapide étreinte attacha notre sort,  
Pour entre-aïler nos jours d'un fraternel essor !  
Ma vie , elle avait froid , s'alluma dans la tienne ,  
Et ma vie a brillé , comme on voit au soleil  
Se dresser une fleur sans que rien la soutienne ;  
Rien qu'un baiser de l'air ; rien qu'un rayon vermeil ,  
Un rayon curieux , altéré de mystère ,  
Cherchant sa fleur d'exil attachée à la terre ,  
Et si tu descendis de si haut pour me voir ,  
C'est que je t'attendais à genoux , mon espoir !  
Sans dignité?... que si ! mais fervente et pieuse.  
A l'heure qui tombait lente , religieuse ,  
Comme on écoute Dieu , moi , j'écoutai l'amour ,  
Et tes yeux pleins d'éclairs m'ouvrirent trop de jour !  
Aussi , dès qu'en entier ton ame m'eut saisie ,  
Tu fus ma piété ! mon ciel ! ma poésie !  
Aussi , sans te parler , je te nomme souvent  
Mon frère devant Dieu ! mon ame ! ou mon enfant !  
Tu ne sauras jamais comme je sais moi-même ,  
A quelle profondeur je t'atteins et je t'aime :  
Tu serais par la mort arraché de mes vœux ,  
Que pour te ressaisir mon ame aurait des yeux ,  
Des lueurs , des accens , des larmes , des prières ,  
Qui forceraient la mort à rouvrir tes paupières.  
Je sais de quels frissons ta mère a dû frémir  
Sur tes sommeils d'enfant ; moi , je t'ai vu dormir !  
Tousses effrois charmans ont tremblé dans mon ame !  
Tu dis vrai , tu dis vrai : je ne suis qu'une femme ;  
Je ne sais qu'inventer pour te faire un bonheur ,  
Une surprise à voir s'émerveiller ton cœur !



Toi, ne sois pas jaloux. Quand tu me vois penchée ,  
Quand tu me vois me taire, et te craindre et souffrir,  
C'est que l'amour m'accable. Oh! si j'en dois mourir,  
Attends : je veux savoir si, quand tu m'as cherchée ,  
Tu t'es dit : « Voici l'ame où j'attache mon sort ,  
Et que j'épouserai dans la vie ou la mort. »  
Oh ! je veux le savoir. Oh ! l'as-tu dit?... pardonne.  
On est étrange , on veut échanger ce qu'on donne :  
Ainsi , pour m'acquitter de ton regard à toi ,  
Je voudrais être un monde et te dire : Prends-moi !  
Née avant toi... Douleur ! tu le verrais peut-être ,  
Si je vivais trop tard. Ne le fais point paraître ;  
Ne dis pas que l'amour sait compter ; trompe-moi :  
Je m'en ressouviendrai pour mourir avant toi !

---

## Aveu d'une Femme.

---

Savez-vous pourquoi, madame,  
Je refusais de vous voir ?  
J'aime ! et je sens qu'une femme  
Des femmes craint le pouvoir.  
Le vôtre est tout dans vos charmes,  
Qu'il faut par force adorer ;  
L'inquiétude a des larmes :  
Je ne voulais pas pleurer.

Quelque part que je me trouve ,  
Mon seul ami va venir ;  
Je vis de ce qu'il éprouve ;  
J'en fais tout mon avenir :  
Se souvient-on d'humbles flammes ,  
Quand on voit vos yeux brûler ?  
Ils font trembler bien des âmes ;  
Je ne voulais pas trembler.

Dans cette foule asservie ,  
Dont vous respirez l'encens ,  
Où j'aurais senti ma vie  
S'en aller à vos accens ,  
Celui qui me rend peureuse ,

**PAUVRES FLEURS.**

**Moins tendre, sans repentir,  
M'eût dit : « N'es-tu plus heureuse ? »  
Je ne voulais pas mentir.**

**Sous l'éclat de vos conquêtes,  
Si votre cœur s'est donné,  
Triste et fier au sein des fêtes,  
N'a-t-il jamais frissonné ?  
La plus tendre ou la plus belle  
Aiment-elles sans souffrir ?  
On meurt pour un infidèle :  
Je ne voulais pas mourir.**

---

## L'ange Gardien.

Ai-je un ange d'amour, un ange de mystère ?

UN JEUNE POÈTE.

---

Oui, vous avez un ange; un jeune ange qui pleure;  
Il pleure, car il aime... et vous ne pleurez pas:  
Il s'en plaint doucement dans le ciel, puis dans l'heure,  
Quand elle sonne triste à ralentir vos pas.  
Voyez comme il vous donne et couve sous son aile  
Des mots harmonieux tièdes d'ame et d'encens:  
Et, quand vous les prenez dans sa main fraternelle,  
Comme ils forment aux yeux de célestes accens!

Nous avons tous notre ange, et je tiens de ma mère,  
Qu'on ne marche pas seul dans une voie amère.  
Le rayon de soleil qui passe et vient vous voir,  
L'haleine de vos fleurs que vous buvez le soir;  
Un pauvre qui bénit votre obole furtive,  
Dont la prière à Dieu s'achève moins plaintive;  
La fraîche voix d'enfant qui vous jette : Bonjour !  
Comptez que c'est votre ange et votre ange d'amour!

D'autres fois, je croyais qu'on nous coupait les ailes,  
Pour nous faire oublier le chemin des oiseaux.

Puis, qu'elles renaissaient plus vives et plus belles,  
 Quand nous avions marché longtemps, quand les ro-  
 Ne se relevaient plus près des dormantes eaux : [seaux  
 Nous remontions alors raconter nos voyages  
 Aux frères parcourant leurs villes de nuages;  
 Et las de cette terre où tombent toutes fleurs,  
 Nous chantions au soleil avec des voix sans pleurs !  
 Rêves d'enfant pensif et bercé de prières,  
 Dont quelque doux cantique assoupit les paupières;  
 Indigent, mais comblé de biens mystérieux,  
 Au foyer calme et nu qu'ornait le buis pieux !

A présent je suis femme à la terre exilée,  
 Descendue à l'école où vous brûlez vos jours;  
 Toujours en pénitence ou d'un livre accablée,  
 N'apprenant rien du monde et l'épelant toujours !

Ce livre, c'est ma vie et ses mobiles pages  
 Où le cyprès serpente à chaque ligne. Eh quoi !  
 N'avez-vous pas des pleurs à cacher comme moi,  
 Sous l'album périssable et lourd de trop d'images ?

Dans ces jours embaumés respirés par le cœur,  
 N'avez-vous pas aussi vu tomber bien des roses ?  
 N'aviez-vous pas choisi parmi ces frêles choses,  
 Un intime trésor qui s'appela : Malheur !

Mais je crois ! mais quelque ange à l'aveugle écolière  
 Ouvre parfois son aile et sa pitié de feu :  
 Il me laisse à genoux ; mais il desserre un peu  
 L'anneau qui loin de lui me détient prisonnière !



**PAUVRES FLEURS.**

De mes jardins pleins de fleurs,  
Faites glisser les couleurs.

Ourlez-lui des langes,  
Avec vos doigts d'anges,  
Et laissez sur son chevet  
Pleuvoir votre blanc duvet.

Mettez-lui des ailes  
Comme aux tourterelles,  
Pour venir dans mon soleil  
Danser jusqu'à son réveil !

Qu'il fasse un voyage,  
Aux bras d'un nuage,  
Et laissez-le, s'il lui plaît,  
Boire à mes ruisseaux de lait !

Donnez-lui la chambre  
De perles et d'ambre,  
Et qu'il partage en dormant  
Nos gâteaux de diamant !

Brodez-lui des voiles,  
Avec mes étoiles,  
Pour qu'il navigue en bateau  
Sur mon lac d'azur et d'eau !

Que la lune éclaire  
L'eau pour lui plus claire,  
Et qu'il prenne au lac changeant  
Mes plus fins poissons d'argent !

## DORMEUSE.

35

Mais je veux qu'il dorme ,  
Et qu'il se conforme  
Au silence des oiseaux ,  
Dans leurs maisons de roseaux !

Car si l'enfant pleure ,  
On entendra l'heure  
Tinter partout qu'un enfant  
A fait ce que Dieu défend !

L'écho de la rue ,  
Au bruit accourue ,  
Quand l'heure aura soupiré ,  
Dira : L'enfant a pleuré !

Et sa tendre mère ,  
Dans sa nuit amère ,  
Pour son ingrat nourrisson  
Ne saura plus de chanson !

S'il brame , s'il crie ,  
Par l'aube en furie  
Ce cher agneau révolté  
Sera *peut-être* emporté !

Un si petit être ,  
Par le toit , *peut-être* ,  
Tout en criant , s'en ira ,  
Et jamais ne reviendra !

Qu'il rôde en ce monde ,  
Sans qu'on lui réponde ,



Jamais l'enfant que je dis  
Ne verra mon paradis!

Oui ! mais s'il est sage,  
Sur son doux visage  
La vierge se penchera,  
Et longtemps lui parlera !

---

## Ma Fille.

---

C'est beau la vie  
Belle par toi ,  
De toi suivie ,  
Toi devant moi !  
C'est beau , ma fille ,  
Ce coin d'azur ,  
Qui rit et brille ,  
Sous ton front pur !

C'est beau ton âge ,  
D'ange et d'enfant ,  
Voile ou nuage  
Qui te défend  
Des folles ames  
Qui font souffrir ;  
Des tristes flammes  
Qui font mourir.

Dieu fit tes charmes ;  
Dieu veut ton cœur ;  
Tes jours sans larmes ,  
Tes nuits sans peur :

**PAUVRES FLEURS.**

**Mon jeune lierre ,  
Monte après moi !  
Dans ta prière  
Enferme-toi ;**

**C'est beau , petite ,  
L'humble chemin  
Où je ne quitte  
Jamais ta main :  
Car dans l'espace ,  
Aux prosternés  
Une voix passe ,  
Qui dit : « Venez ! »**

**Tout mal sommeille  
Pour ta candeur ;  
Tu n'as d'oreille  
Que dans ton cœur :  
Quel temps ? quelle heure ?  
Tu n'en sais rien :  
Mais que je pleure ,  
Tu l'entends bien !**

---

## Un Enfant à son Frère.

---

Qui m'a couvé neuf mois dans son sein gros d'alar-  
Qui salua ma vie avec des pleurs joyeux? [mes?  
Qui sous ses longs baisers éparpillait mes larmes?  
C'est ma mère. Une mère en ses bras pleins de charmes  
Nous reçoit tout tremblans quand nous tombons des  
cieux.

Qui relevait mes pas quand je rampais à terre ,  
Forte de son sourire où s'arrêtaient mes pleurs?  
Sa bouche sur ma bouche , oh ! qui me faisait taire ?  
C'est ma mère ! Une mère , avec un saint mystère ,  
Enveloppe nos cris dans ses chants ou ses fleurs !

Qui soutenait ma tête et retenait ma vie ,  
Quand mon berceau brûlait de mes fièvres d'enfant ?  
Qui promettait le monde à ma rêveuse envie ?  
C'est ma mère. Une mère à toute heure est suivie  
D'un ange à la main pleine, au rire triomphant !

Qui, lorsque l'insomnie ouvrait mes yeux dans l'ombre,  
Me faisait des tableaux plus doux que le sommeil ?  
Qui m'apprenait que Dieu veille dans la nuit sombre ?

C'est ma mère. Une mère a des secrets sans nombre,  
Pour délecter notre ame à l'heure du réveil.

Quand elle eut délié ma langue à la prière,  
Qui battait la mesure à mes douces chansons?  
Sur mon livre muet qui versa la lumière?  
C'est ma mère. Une mère ouvre notre paupière ;  
Au feu de ses regards, moi, j'ai lu mes leçons.

Quand elle vieillira... Dieu ! n'est-ce pas un rêve ?  
Elle a dit qu'elle aura bientôt des cheveux blancs ;  
Qu'elle s'inclinera comme un jour qui s'achève,  
Cette mère. A son cœur nous prenons tant de sève !  
Dis, que ce sera triste à voir ses pas tremblans ?

Si tu veux, nous irons où l'on trouve des roses,  
Pour lier une fleur à chacun de ses jours ;  
Nous irons dans un bois sombre et loin si tu l'oses,  
Et nous la retiendrons par tant de belles choses,  
Qu'à force d'être heureuse elle vivra toujours !

---

# Hippolyte.

## LA MÈRE ET L'ENFANT.

---

Quand j'ai grondé mon fils je me cache et je pleure.  
Qui suis-je, pour punir, moi, roseau devant Dieu?  
Pour devancer le temps qui nous gronde à toute heure,  
Et crie à tous : Prends garde ; il faudra dire adieu !

Mourir avec le poids d'une parole amère ;  
D'une larme d'enfant que l'on a fait couler ;  
Que l'on sent sur son cœur incessamment rouler :  
Est-ce donc pour ce droit que l'on veut être mère ?

Est-ce donc là le prix des immenses douleurs,  
Dont nous avons payé leur présence adorée ?  
De ce pas sur la tombe encor toute navrée,  
Dieu ! laissez-nous donc vivre et respirer nos fleurs !

Laissez-nous contempler à deux genoux la tige,  
Qui veut se lever seule et frémit d'obéir ;  
Qui veut sa liberté, son plaisir, doux vertige.  
Tout ce qui naît, mon Dieu ! tend ses bras au plaisir.

Laissez-nous seulement, ardentes sentinelles,  
Écarter leurs dangers qu'ils aiment, si petits ;

Si forts à repousser nos forces maternelles ,  
De la fierté de l'homme innocens apprentis.

Purifiez un peu ce monde où chaque baleine ,  
A l'entour de nos fruits souffle un air plein de feu ;  
Préservez le lait pur dont leur ame était pleine ;  
Alors nous guiderons l'ange par un cheveu.

Beaux anges mutinés qui bravez nos tendresses ,  
Dont les jours, dont les nuits tièdes de nos caresses ,  
Loin de vos nids plumeux brûlent de s'envoler ;  
Qui les fera plus doux pour vous en consoler ?

La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'ame ?  
Un baiser qui jamais ne dit *non* ni *demain* ?  
Faut-il ses jours ? Seigneur ! les voilà dans sa main :  
Prenez-les pour l'enfant de cette heureuse femme.

Enfant ! mot qui peut dire : amour ! ciel ! ou martyr !  
Couronne des berceaux ! auréole d'épouse !  
Saint orgueil ! nœud du sang, éternité jalouse ,  
Dieu vous fait trop de pleurs pour vous anéantir.

C'est notre ame en dehors, en robe d'innocence ,  
Hélas ! comme la vit ma mère à ma naissance :  
Et si je la contemple avec d'humides yeux ,  
C'est que la terre est triste et que l'ame est des cieux !

O femmes ! aimez-vous par vos secrets de larmes ;  
Par vos devoirs sans bruit où s'effeuillent vos charmes ;  
Après vos jours d'encens dont j'ai bu la douceur ,  
Quand vous aurez souffert, appelez-moi : Ma sœur !

---

# La Madone des Champs.

A MES FILLES.

---

Toujours notre Madone  
Est là, levant sa main,  
Entre le ciel qui tonne  
Et les blés du chemin :  
Dans l'herbe haute assise,  
Au salut des passans,  
Elle n'a point d'église,  
De cierges ni d'encens.

Sous le toit d'aubépines,  
Qui lui sert de palais,  
L'oiseau chante matines  
Dans l'arbre pur et frais.  
Les enfans du village  
Sont ses anges élus,  
Et les bruits du feuillage  
Lui sonnent l'angelus !

Son regard sans colère  
Parle au cœur repentant ;



**PAUVRES FLEURS.**

Son doux silence éclaire  
L'aveugle qui l'entend ;  
Un pauvre l'a trouvée  
Au fond du ravin creux ;  
Et Dieu l'a conservée  
Aux autres malheureux !

Prenez pour confidente  
Sa charité sans voix ;  
La voix la plus prudente  
Nous trahit quelquefois :  
Dans son chaste mystère ,  
A l'abri des regrets ,  
Au-dessus de la terre  
Enfermez vos secrets !

Quand sur ses pieds de reine  
J'ai mis mon front brûlant ,  
Je sens veine par veine  
Couler un calme lent ;  
Filles de Notre-Dame ,  
Dormez sur ses genoux ;  
Pour élever votre ame ,  
Elle en sait Plus que nous !

---

## A madame Henriette T...

---

Quand ma pensée oiseau s'envole et fend l'absence  
Et veut, si Dieu le veut, chanter en ta présence,  
D'où vient qu'en reprenant haleine dans tes fleurs,  
Elle te voit toujours pensive ou tout en pleurs ?

C'est donc qu'il faut pleurer pour épurer nos ames,  
De chaque souffle amer qui fait pâlir leurs flammes;  
C'est donc, quand la voix manque aux femmes à ge-  
noux,  
Femme, qu'il faut des pleurs entre le ciel et nous ?

Où ! tes pleurs ont des mots ignorés de toi-même ;  
Ému de leurs secrets, Dieu les écoute ; il aime  
A regarder tomber ces prières sans bruit,  
Pour les semer au ciel et t'en garder le fruit.  
Mais attends : l'hiver gronde ; ouvre un peu ta fenêtre ;  
Mes enfans sont au pied, mouillés et gracieux,  
Presque anges comme toi, tu dois les reconnaître :  
Ils ont des fleurs aux mains et de la joie aux yeux !

Car leur mémoire aussi, comme une fleur qui vole,  
Qui traverse l'exil et parfois le console,

L'aile reprise au charme où tu sus m'arrêter,  
Devant tes doux ennuis veut s'en aller chanter !  
Voix d'enfans, voix d'en haut que l'amour les emporte;  
Que ton jeune gardien nous entr'ouvre la porte;  
Afin que tant de cœurs faits pour s'entre-charmer,  
Se disent qu'il est triste et qu'il est doux d'aimer !

---

# La Femme aimée.

A MARIE D.

---

Vous partez donc, Marie,  
Et quelqu'un pleurera ?  
Pâle de rêverie,  
Quelqu'un m'en parlera !  
Si vous mourez en route,  
Fantôme gracieux,  
Quelqu'un mourra sans doute,  
Pour vous revoir aux cieux.

Avec votre couronne,  
Vos printemps alentour,  
Lorsqu'on vous environne,  
Parlant trop haut d'amour,  
De ce bruit détournée,  
Revenez sans remord,  
Au seul qui, détrônée,  
Vous suivrait dans la mort !

Lorsqu'à travers l'absence,  
Quelqu'un cherche après nous,

**PAUVRES FLEURS.**

C'est sentir la présence  
D'une ame à nos genoux :  
On peut dire, *je t'aime !*  
En étendant sa main,  
Sûre que ce mot même,  
Nous répond en chemin.

Sous un prisme enfermée  
Aux suaves couleurs,  
Tout pour la femme aimée,  
Se fait encens ou fleurs !  
Oh ! que c'est beau la vie ,  
Qui donne de tels jours !  
Devancée ou suivie  
D'un chant qui dit : **Toujours !**

Sans que personne pleure ,  
Moi , je peux m'en aller ;  
Sans qu'un atome meure ,  
Mon sort peut s'exhaler ;  
Sans que rien me réponde ,  
Moi , je peux dire : **Adieu !**  
Marie , et seule au monde ,  
Je marche seule à Dieu.

---

## Ne Fuis pas encore.

---

Tu crois s'il fait sombre,  
Qu'on ne te voit pas,  
Non plus qu'une autre ombre  
Glissant sur tes pas :  
Mais l'air est sonore ;  
Et ton pied bondit : ...  
Ne fuis pas encore ;  
Je n'ai pas tout dit.

A qui ce gant rose ,  
Qui n'est pas le mien ?  
Quel parfum t'arrose ,  
Qui n'est plus le tien ?  
Tu ris : mais prends garde ,  
Ta lèvre pâlit...  
Moi je te regarde :  
Je n'ai pas tout dit !

Sur ton cœur cachées ,  
Des fleurs vont mourir ;  
Les as-tu cherchées ,  
Pour me les offrir ?

**PAUVRES FLEURS.**

**Vois ! la lune éclaire  
L'enclos interdit...  
Paix à ta colère ,  
Je n'ai pas tout dit !**

**Sous la noble allée  
Qui s'ouvre pour toi,  
La pauvre voilée,  
Ingrat, c'était moi !  
Sans cris , sans prière ,  
Sans voix qui maudit ,  
Je fuis la première.  
Adieu ; j'ai tout dit !**

---

## Ne l'ai promis.

Et quoique je ne me sente coupable de rien, encore ne puis-je me justifier pour cela.

J.-CHRIST.

---

Tu me reprends ton amitié ;  
Je n'ai donc plus rien dans le monde,  
Rien que ma tristesse profonde :  
N'en souffris-tu que la moitié,  
Toi, dans ta mobile amitié,  
Va ! je plaindrai ta vie amère :  
Que Dieu, pour l'amour de sa mère,  
Ou pour moi, te prenne en pitié !

On ne commande pas l'amour,  
Il n'obéit pas, il se donne ;  
Voilà pourquoi je te pardonne :  
Mais tu m'as tant aimée un jour,  
Que j'en demeurai tout amour.  
Pour une autre as-tu fait de même ?  
Aime donc longtemps, si l'on t'aime ;  
C'est mortel quand ce n'est qu'un jour.



**PAUVRES FLEURS.**

**Et ma part de bonheur promis ,  
Comme aux plus humbles de la terre ,  
Bonheur qu'avec un saint mystère  
Entre tes mains j'avais remis ,  
Dans l'abandon d'un cœur soumis ;  
Si j'en résigne le partage ,  
C'est pour t'en laisser davantage ;  
Rien pour moi , rien. Je l'ai promis !**

---

## J'avais Froid.

---

Je l'ai rêvé ! c'eût été beau  
De s'appeler ta bien-aimée ;  
D'entrer sous ton aile enflammée ,  
Où l'on monte par le tombeau :  
Il résume une vie entière ,  
Ce rêve lu dans un regard ,  
Je sais pourtant que ta paupière  
En troubla mes jours par hasard.

Non, tu ne cherchais pas mes yeux ,  
Quand tu leur appris la tendresse ;  
Ton cœur s'essayait sans ivresse ,  
Il avait froid , sevré des cieux :  
Seule aussi dans ma paix profonde ,  
Vois-tu , j'avais froid comme toi ,  
Et ta vie en s'ouvrant au monde  
Laissa tomber du feu sur moi.

Je t'aime comme un pauvre enfant ,  
Soumis au ciel quand le ciel change ;  
Je veux ce que tu veux , mon ange ,  
Je rends les fleurs qu'on me défend.

**PAUVRES FLEURS.**

**Couvre de larmes et de cendre  
Tout le ciel de mon avenir :  
Tu m'élevas; fais-moi descendre :  
Dieu n'ôte pas le souvenir !**

---

## A Pauline Duchambge.

---

En ce temps-là je montais dans ta chambre,  
Causer une heure et pleurer et chanter;  
Car nous chantions pour étourdir décembre:  
Et puis nos pleurs coulaient de nous quitter.

Je te cherchais comme, par la campagne,  
Quelque hirondelle échappée aux autans,  
Monte rapide au toit d'une compagne,  
Lui raconter ses secrets palpitans.

Tout ce qui tient dans un sort d'hirondelle :  
L'orage en haut. La moisson sans chaleur.  
Un nid qui tombe. Un message infidèle.  
Un rendez-vous brisé par l'oiseleur.

Nous disions tout l'une à l'autre sincère;  
Larme pour larme et le cœur dans le cœur.  
Si le bonheur est de croire, ô ma chère,  
Qu'un toit si simple abrita de bonheur!

Et d'où venaient nos plaintes racontées;  
Nos chants furtifs entravés de longs pleurs;

Nos peurs d'enfant gravement écoutées?  
C'est que notre âge avait toutes ses fleurs !

Qui regardait sous mon aile blessée  
Le dard... celui qui me fait mal encor ?  
Qui doucement essuyait ma pensée  
Du rêve amer qui fait aimer la mort ?

Comme aujourd'hui, c'était toi, mon autre ame,  
Lueur vivante éclairant mon chemin ;  
Ange gardien sous ton voile de femme  
A qui Dieu dit : « Tenez-la par la main ! »

O jours d'hier ! ô jeunesse envolée,  
Avant notre ame, autre oiseau gémissant,  
Ouvrant à Dieu son aile d'exilée,  
Rougie au plomb qu'on lui tire en passant !

Posée à peine aux lieux où sonne l'heure,  
Sais-tu quel seuil mon pied triste a tenté ?  
Tout seuil de Christ où chaque ame qui pleure  
A droit d'asile et d'hospitalité.

Le front baigné de soleil ou de bise,  
Sans droit ni place au banquet étranger,  
Je me sauvais dans les bras d'une église,  
Seuls bras ouverts au malheur passager.

J'allais suspendre une heure à ces vieux dômes,  
Où Dieu s'enferme et dit à tous : Entrez !  
Où le plain-chant des sonores fantômes  
Crie en tout temps : « Frères, quand vous voudrez ! »

J'allais verser nos humbles harmonies,  
Sur le sommeil étouffé des prisons,  
Berçant, calmant les âcres insomnies,  
Avec l'amour qui bat dans tes chansons.

J'étais, je suis la voyageuse encore,  
Lasse d'absence et de tous les séjours,  
Que de ta chambre indigente et sonore  
L'écho tourmente et rappelle toujours !

Mon sort lancé vers l'étoile inconnue  
Serrait sa chaîne à chaque mouvement ;  
Mes yeux rêveurs et mouillés sous la nue,  
A ton rideau retournaient tristement.

Charme aimanté ! lampe qui se consume !  
Cœur oppressé de chants mélodieux !  
Oh ! sous ta cendre où l'ange se rallume,  
M'attendras-tu pour nous enfuir aux cieux ?

J'irai te prendre, attends ! pauvre et chérie,  
Dernier reflet de mon lointain doré ;  
Replie encor ton aile endolorie :  
Toi, si tu meurs, je crois que je mourrai !

---

## La double Image.

---

Que fais-tu dans mon rêve  
Avec tes yeux sur moi,  
Quand le sommeil m'enlève  
Au monde, à tout, à toi ?  
A toi, génie austère !  
Qui brûle sans amour ;  
Pourquoi loin de la terre,  
Cherches-tu mon séjour ?

Qu'as-tu donc à m'apprendre,  
Pour me parler si bas,  
Que j'ai peine à comprendre,  
Si c'est comme là-bas,  
Là-bas où je redoute  
Ta pensive froideur,  
Là-bas où je n'écoute  
Ni ton nom ni mon cœur.

Mon rêve, où tout s'altère,  
Où rien ne me défend,  
Te fait doux comme un frère,  
Simple comme un enfant :

**LA DOUBLE IMAGE.**

**59**

**Par deux pouvoirs suivie,  
Duquel dois-je guérir ?  
C'est une double vie  
Qui m'entraîne à mourir.**



---

.....

## Solitude.

---

Abîme à franchir seule où personne, oh ! personne  
Ne touchera ma main froide à tous après toi :  
Seulement à ma porte où quelquefois Dieu sonne,  
Le pauvre verra, lui, que je suis encor moi,  
Si je vis ! Puis un soir, ton essor plus paisible  
S'abattra sur mon cœur immobile, brisé  
Par toi ; mais tiède encor d'avoir été sensible  
Et vainement désabusé !

---

## L'Hiver.

---

Non, ce n'est pas l'été, dans le jardin qui brille,  
Où tu t'aimes de vivre, où tu ris, cœur d'enfant !  
Où tu vas demander à quelque jeune fille  
Son bouquet frais comme elle et que rien ne défend.

Ce n'est pas aux feux blancs de l'aube qui t'éveille,  
Qui rouvre à ta pensée un lumineux chemin,  
Quand tu crois, aux parfums retrouvés de la veille,  
Saisir déjà l'objet qui t'a dit : « A demain ! »

Non ! ce n'est pas le jour, sous le soleil d'où tombent  
Les roses, les senteurs, les splendides clartés,  
Les terrestres amours qui naissent et succombent,  
Que tu dois me rêver pleurante à tes côtés :

C'est l'hiver, c'est le soir, près d'un feu dont la flamme  
Éclaire le passé dans le fond de ton âme.  
Au milieu du sommeil qui plane autour de toi,  
Une forme s'élève ; elle est pâle ; c'est moi ;

C'est moi qui viens poser mon nom sur ta pensée,  
Sur ton cœur étonné de me revoir encor ;

Triste, comme on est triste , a-t-on dit, dans la mort,  
A se voir poursuivi par quelque ame blessée,  
Vous chuchottant tout bas ce qu'elle a dû souffrir,  
Qui passe et dit : « C'est vous qui m'avez fait mourir! »

---

# Albertine.

A MADAME HÉLOÏSE SAUDEUR.

---

Tu sais qu'elle était sainte et mourut sans remord !  
Moi, je ne suis que femme et j'ai peur de la mort.  
J'ai peur de voir tomber les voiles de mon ame ;  
Retenue à la terre avec des nœuds de flamme ,  
J'ai peur qu'elle s'en aille à la porte des cieux ,  
Pleurer longtemps , et nue , et devant bien des yeux !  
C'est mon rêve ; ma croix triste et lourde de larmes ,  
Le fantôme assidu qui refait les alarmes ,  
Les soupirs , les frissons de mes nuits sans sommeil ,  
Et qui me rend si pâle au retour du soleil !

Mais , Albertine ! ô chère ! ô pure ! ô sainte femme !  
Chaque pleur de mes yeux me rappelle son nom.  
Quand ils ont déchiré les voiles de son ame , [dou!  
Sais-tu son cri vers Dieu ? « Je meurs bien tard... par -  
Celle ame où ne tremblait ni repentir , ni larme ,  
Aimait ! aimait ! et puis , comme si quelque charme ,  
Mis entre elle et le monde eût isolé ses pas ,  
Elle errait dans la foule et ne s'y mêlait pas.



**PAUVRES FLEURS.**

Créature  
Frêle et pure ,  
Trop de Dieu ,  
Pour ce lieu ,  
C'était l'ange ,  
Sans mélange ,  
Qui passait  
Et pensait !

Sa jeune ame ,  
Ciel et flamme ,  
Fut l'oiseau  
D'un roseau ,  
Et si tendre ,  
Qu'à l'entendre ,  
En secret  
On pleurait !

Son mystère ,  
Sur la terre ,  
A genoux  
Comme nous ,  
Fut dans l'ombre  
La plus sombre :  
Pardonner !  
Et donner !

**Thérèse \* , ainsi peureuse et prudente colombe ,  
Sur ce monde qui passe , et qui tremble et qui tombe ,**

---

\* Sainte Thérèse. On sait que sainte Thérèse enfant, bâtissait de petits ermitages, qu'elle priait son

An jardin de son père élevait tous les jours  
Quelque nid éternel qui s'écroulait toujours :  
Toujours ses jeunes mains , pieusement agiles ,  
Découvraient , inventaient des cimens , des argiles ,  
Pour abriter d'un toit qui ne s'écroule plus  
Son cœur tirant au loin ses vœux irrésolus.

Oui ! béni soit l'oiseau que le désert protège ,  
Qui des oiseaux errans voit passer le cortège ,  
Qui , préservant ses pieds de tout ruisseau fangeux ,  
A pleuré sous son aile aux printemps orageux !

---

frère de construire avec elle , pour s'y retirer du  
monde qui lui faisait peur , bien qu'elle l'aimât , et  
qu'en trouvant toujours ses asiles tombés et démolis  
par la pluie , elle pleura.

---

## Rêve d'une Femme.

---

Veux-tu recommencer la vie ?  
Femme dont le front va pâlir,  
Veux-tu l'enfance, encor suivie  
D'anges enfans pour l'embellir ?  
Veux-tu les baisers de ta mère,  
Échauffant tes jours au berceau ?  
— « Quoi, mon doux Éden éphémère ?  
Oh ! oui, mon Dieu ! c'était si beau ! »

Sous la paternelle puissance,  
Veux-tu reprendre un calme essor ?  
Et dans des parfums d'innocence,  
Laisser épanouir ton sort ?  
Veux-tu remonter le bel âge,  
L'aile au vent comme un jeune oiseau ?  
— « Pourvu qu'il dure davantage,  
Oh ! oui, mon Dieu ! c'était si beau ! »

Veux-tu rapprendre l'ignorance  
Dans un livre à peine entr'ouvert :  
Veux-tu ta plus vierge espérance,  
Oublieuse aussi de l'hiver :

Tes frais chemins et tes colombes,  
Les veux-tu jeunes comme toi ?  
— « Si mes chemins n'ont plus de tombes,  
Oh! oui, mon Dieu! rendez-les-moi. »

Reprends donc de ta destinée  
L'encens, la musique, les fleurs !  
Et reviens, d'année en année,  
Au temps qui change tout en pleurs :  
Va retrouver l'amour, le même !  
Lampe orageuse, allume-toi ! »  
« Retourner au monde où l'on aime !...  
O mon Sauveur ! éteignez-moi ! »



---

## Fleur d'Enfance.

---

L'haleine d'une fleur sauvage,  
En passant tout près de mon cœur,  
Vient de m'emporter au rivage  
Où naguère aussi j'étais fleur :  
Comme au fond d'un prisme où tout change,  
Où tout se relève à mes yeux,  
Je vois un enfant aux yeux d'ange :  
C'était mon petit amoureux !

Parfum de sa neuvième année,  
Je respire encor ton pouvoir ;  
Fleur à mon enfance donnée,  
Je t'aime ! comme son miroir.  
Nos jours ont séparé leur trame,  
Mais tu me rappelles ses yeux ;  
J'y regardais flotter mon âme :  
C'était mon petit amoureux !

De blonds cheveux en auréole,  
Un regard tout voilé d'azur,  
Une brève et tendre parole,  
Voilà son portrait jeune et pur :

Au seuil de ma pauvre chaumière,  
Quand il se sauvait de ses jeux,  
Que ma petite ame était fière !  
C'était mon petit amoureux !

Cette ombre qui joue à ma rive  
Et se rapproche au moindre bruit,  
Me suit, comme un filet d'eau vive,  
A travers mon sentier détruit ;  
Chaste, elle me laisse autour d'elle,  
Enlacer un chant douloureux :  
Hélas ! ma seule ombre fidèle,  
C'est vous ! mon petit amoureux !

Femme ! à qui ses lèvres timides  
Ont dit ce qu'il semblait penser,  
Au temps où nos lèvres humides  
Se rencontraient sans se presser,  
Vous ! qui fûtes son doux Messie,  
L'avez-vous rendu bien heureux ?  
Du cœur je vous en remercie ;  
C'était mon petit amoureux !

---

## Madame Henriette Xavier.

---

De ses discours charmans mon ame sort parée ;  
Elle ne touche à rien sans y laisser ses fleurs :  
Comme un peintre qui crée accorde ses couleurs,  
Tout s'habille en ses mains d'une grâce ignorée ;  
C'est un ange ! elle parle en mots plus gracieux  
Que les mots qu'on entend bégayer sur la terre ,  
L'enfant tout nouveau-né la reconnaît des cieux ,  
Car ils en ont entre eux l'accent plein de mystère.

C'est un rayon qui passe à travers nos douleurs ,  
Et que n'a pas éteint le monde avec ses pleurs, [mes  
Qui lui fait des regards plus beaux qu'aux autres fem-  
Qu'on revoit dans la nuit, pareils aux saintes flammes,  
Brûlantes alentour de nos tristes autels ,  
Et qui font demander : « Ces yeux sont-ils mortels ? »

---

# L'Enfant Grec

AU TOMBEAU DE BOTZARIS.

( STATUE DE DAVID. )

---

Ce gracieux enfant, cette innocence nue  
Qui se prend à rêver au marbre d'un tombeau,  
Que je l'aime à genoux, curieuse ingénue,  
Épelant un feuillet si profond et si beau!

Elle éveille la mort sous sa fraîche prière ;  
Sa douleur juvénile est sans cris et sans pleurs :  
L'éternité, jeune ame ! arrosera tes fleurs,  
Car David avec toi les sèmera sur la pierre !

---

## A Pauline Suchambge.

ELLE VOULAIT QUITTER LE MONDE.

---

Quand tu te ferais sœur grise ,  
Un bandeau blanc sur les yeux ;  
Quand d'une prière apprise  
Tu tourmenterais les cieux ;  
Quand sur les pauvres penchée  
Mouillant leurs cris de tes pleurs ,  
Par ta blessure cachée ,  
Tu sonderais leurs douleurs :

Quand tu pourrais , sœur Morave ,  
Silencieuse à toujours ,  
Sous une loi morne et grave  
Immobiliser tes jours ;  
Cesserais-tu , mon pauvre ange ,  
D'écouter vivre et souffrir  
Ton cœur , ce malade étrange  
Qui n'a peur que de guérir !

Quand sur le marbre et la pierre ,  
Tu verserais l'oraison ,

Pour évoquer la lumière  
Qui rallume la raison ;  
Quand ta voix , éteinte au monde ,  
S'enfermerait sans retour ,  
Une autre voix plus profonde ,  
Te crîrait encore : « Amour ! »

Tous les cloîtres de la terre  
Mentent à ton désespoir ;  
Dans son plus chaste mystère ,  
Dieu n'a pas de manteau noir ,  
Et le reclus prêt à rendre  
Ses comptes au Créateur ,  
Ne pourra que trop comprendre  
Qu'il manque un cœur à ton cœur !

Reste au monde ! plaide encore !  
Ton procès n'est pas fini ;  
Pour un crime que j'ignore  
L'amour tendre y fut banni.  
Aime en vain ; donne et pardonne  
A qui ne t'a pas compris ;  
Souris à qui t'abandonne ;  
Va ! l'on n'aime qu'à ce prix !

---

## Amour et Charité.

---

Amour et charité ! quelque part qu'on vous trouve ,  
Dieu va venir : qu'un seul s'en souviene et le prouve !  
Qu'un seul où je m'en vais me réclame tout bas :  
Qui donc me sauverait , s'il ne me sauvait pas ?

S'il ne disait : Pitié ! c'est moi... Non ! Qu'il se taise.  
Non ! qu'en frappant sur moi l'éternité s'apaise :  
Moi , je veux bien pleurer , et mourir et mourir ;  
Mais sans croire qu'il pleure et sans le voir souffrir !

---

## Au Revoir.

---

Vous ne me voulez plus... Qu'ils en cherchent la cause;  
Je ne chercherai pas; vous ne me voulez plus.  
Ainsi des doux romans effeuillés; ils sont lus;  
Vous avez cru me lire, et cette page est close.

Pourtant, je l'ai marquée avec un signet noir,  
Cette page éternelle où s'arrête ma vie;  
La vôtre, quelque jour, de mémoire suivie,  
Tressaillera d'un mot qui s'y cache : Au revoir!

Mot sans faste; mot vrai; lien de l'ame à l'ame;  
Rappelant tôt ou tard l'homme où pleure la femme.  
Avec étonnement vous vous en souviendrez,  
Et, sans l'avoir prévu ni su, vous reviendrez!

Et ce ne seront plus les parfums de la terre;  
Les aveux échangés dans un tremblant mystère;  
Les sermens... Tu vois bien ce qu'ils sont, les sermens:  
Je ne t'en ai point fait dans nos enchantemens.  
Non; ce ne sera plus ce rêve à deux, le même!  
Qui fait vivre; qui vit d'un mot, d'un seul : On m'aime!  
Ni les bouquets perdus, broyés sous tes genoux,  
Attiédís du bonheur qui s'étendait sur nous;



Ni ces heures sans nom dans le temps balancées,  
Dont les ailes pliaient d'un tel bonheur lassées,  
Alors que je laissais, pour unique entretien,  
Mon regard ébloui s'abriter sous le tien ;  
Cherchant, ne trouvant pas les mots de mes pensées,  
Pour te les faire voir, lorsqu'en moi trop pressées,  
Elles voulaient passer de mon cœur à ton cœur,  
Et fondre dans tes yeux quelque doute rêveur.

Toi, ton doux cri, pardon ! qui brisait ma colère,  
A qui le diras-tu : qu'il sache tant lui plaire ?  
Une autre, une autre, et puis une autre l'entendra ;  
Mais sur des cœurs fermés ce vain cri frappera.

N'en cherche plus l'écho, c'est moi qui le recèle ;  
Moi je t'aimai sans borne et de tous les amours !  
Le seul que tu poursuis est le seul qui chancelle ;  
Celui-là dit Demain : les miens disent : Toujours !

Mais attenter une heure à ton indépendance ;  
Mais te créer l'effroi de ma fidélité ;  
Acheter de la vie avec ta liberté ;  
Demander des égards pour payer ma constance !...  
Ils rêvent. Toi je t'aime : oh ! tu n'en eus jamais !  
Jamais d'un baiser faux tu ne compris l'outrage ;  
Quand tu serrais ma main dans tes mains, tu m'aimais,  
Et puis ce fut la mort... merci de ton courage.  
Vois ! j'en ai : vois ! je dis : « Nous ne nous aimons plus ;  
Ainsi des doux romans effeuillés ; ils sont lus. »

Moi, je mens ! au revoir après ce rêve étrange,  
Que tu rêveras, toi, sous l'aile d'un autre ange.

De ce qui fut à nous emporte le bonheur ;  
 Je n'en avais besoin que quand j'avais un cœur ;  
 C'est là que je souffrais ; c'est là que je suis morte .  
 Va , nos songes vivans te serviront d'escorte...  
 Ces doux songes appris à travers tant d'espoir ,  
 Ce n'est donc jamais vrai pour ce monde ! au revoir !

Tu viendras ! ce soir-là ce sera le silence ;  
 D'un passé mal éteint la vague ressemblance ;  
 Ce qu'on a ressenti d'amer et de profond ,  
 Au jardin dévasté qui versa de l'ombrage ,  
 Sur les jours haletans et doux du premier âge , [font !  
 Jours fiévreux, pleins de bruits, que nuls bruits ne dé-

Viens , ce sera l'amour sans ses funestes charmes ;  
 L'amour qui ne meurt pas , si l'amour vit de larmes ;  
 Et mes cheveux défaits , changés , sans nœuds , sans  
 Tressailleront encor d'avenir sous tes pleurs... [fleurs,

Tu viendras , tu verras ! nous pleurerons ensemble !  
 C'est là le sort de tout ce que le temps rassemble ;  
 Comme l'ombre de nous , tu me regarderas ,  
 Tu verras mieux mon ame ; alors tu pleureras !

Ma plus profonde vie , hélas ! que Dieu te garde ;  
 A travers mon regard que le ciel te regarde ,  
 Comme tu regardais à travers mes cheveux ,  
 Que je laissais déjà retomber sur mes yeux !

A deux pas de mes jours que le sort vous entraîne ;  
 L'invisible au revoir dans mon sort vous ramène :  
 Allez ! midi n'est pas l'heure du souvenir ;  
 Cette heure sur vos pas vous fera revenir :

Chacun a ses douleurs et vous aurez les vôtres,  
Et vous direz mon nom en cherchant dans les autres,  
S'il en est un qui reste aux jours abandonnés;  
Oh ! ce sera le mien qui répondra : Venez !



## Ave Maria.

---

**Ave Maria !  
Sur l'ame qui pleure  
Chante et verse l'heure  
Où l'ange pria !**

**Quand j'entendais le soir,  
Trembler à mon oreille,  
L'Angélus qui s'éveille,  
Comme un germe d'espoir,  
Réveuse, sur ma porte,  
Je rappelais tout bas  
Quelque espérance morte  
D'absence ou de trépas.**

**Ave Maria !  
Sur l'ame qui pleure  
Chante et verse l'heure  
Où l'ange pria !**

**Tout ce que nous pleurons,  
Plein d'une grâce austère,  
Revient-il sur la terre,  
Pour nous dire « *Espérons !* »**

## PAUVRES FLEURS.

Car à ce ciel qui sonne,  
Ma tristesse a frémi,  
Comme une main frissonne  
Sous la main d'un ami !

Ave Maria !  
Sur l'ame qui pleure  
Chante et verse l'heure  
Où l'ange pria !

Ainsi qu'au fond des fleurs  
Passe une brise errante,  
Cette cloche vibrante  
Entraît dans mes douleurs ;  
Je sentais que Dieu même  
A son secret d'amour,  
Et j'osais dire : *j'aime* ,  
A ce bon soir du jour.

Ave Maria !  
Sur l'ame qui pleure  
Chante et verse l'heure  
Où l'ange pria !

Soupirs de l'Angélus,  
Vos tintemens tranquilles,  
Dans les cris de nos villes,  
Ne me parviennent plus :  
Mais, seule et triste encore,  
Quand s'en va le soleil,  
Ma mémoire sonore  
Tinte dans mon sommeil :

**AVE MARIA.**

**81**

**Ave Maria !  
Sur l'ame qui pleure  
Chante et verse l'heure  
Où l'ange pria !**

---

S'il m'eût aimée, oh! que la vie  
Eût passé légère sur moi !  
Si dans la mort il m'eût suivie,  
Que la mort m'eût fait peu d'effroi !  
J'aurais trouvé des chants de l'ame,  
Comme l'oiseau chante le jour,  
Pour dire aux anges qu'une femme  
Était heureuse par l'amour !

Mais il écoute sans tendresse  
Ma voix toujours près de pleurer ;  
Il est grave , il est sans maîtresse,  
Et rien ne le fait soupirer :  
Vivant seul au fond de son ame ,  
Rappelant quelque autre séjour,  
Peut-être il rêve d'une femme  
Qu'il vit heureuse par l'amour !

Et moi je m'effeuille dans l'ombre ,  
Comme une fleur sur son chemin,  
Jamais, même quand il est sombre ,  
Vers mon cœur il n'étend sa main.  
O solitude de mon ame ,





---

## Affliction.

---

S'en aller à travers des pleurs et des sourires,  
Achever par le monde un sort amer et pur ;  
User sa robe blanche, et pour une d'azur  
En laisser les lambeaux aux ronces des martyres,  
C'est ma vie. Un roseau semble plus fort que moi ;  
Je ne m'appuie à rien que je ne tombe à terre :  
Et je chante pourtant l'ineffable mystère  
Qui de mon cœur trahi fait un cœur plein de foi !

D'où vient donc que ce jour surpasse la tristesse  
De tous les jours tombés hors de ma vie ? eh quoi !  
Sur mes heures que pousse une immobile loi  
Le pied du temps bondit de la même vitesse ;  
D'où vient donc que j'étouffe au sein de l'univers ?  
Ah ! c'est qu'ils m'ont blessée au milieu de la foule ;  
Du grand arbre agité feuille que le vent roule ,  
Ils ont soufflé loin d'eux mes mobiles revers.

Allons donc ! adieu donc , ville inhospitalière ,  
Ville trois fois fermée à mes humbles malheurs ,  
Pour d'autres si riante et si pleine de fleurs ,  
Où ma vie arriva , blonde et pure écolière ,

A quinze ans : ville austère où j'appris à pleurer,  
Où j'apportais un cœur si tendre à déchirer !

Pour la voix qui pleure ,  
Vallon sans écho ,  
Où je buvais l'heure ,  
Froide comme l'eau ;  
Amère lustrale !  
Sombre cathédrale ,  
Où s'est caché Dieu ;  
Jardin des Olives ,  
Sol aux ronces vives ,  
Mon calvaire , adieu !

Allons ! je n'entre pas dans un désert ; la vie ,  
Autour de moi se meut ; j'ai mon ombre au soleil ;  
Partout je trouve terre où le ciel m'a suivie ; [meil.  
Partout quelque oiseau chante au fond de mon son-  
Naguère, quand leurs traits dans l'ombre m'ont tou-  
chée ,  
Je m'en allai vers Dieu : j'y retourne aujourd'hui ;  
Car sa main est pour tous et je m'y sens cachée ;  
Elle s'étend vers moi ; moi , je me sauve à lui !

Et sous cette main qui délivre  
J'entrerai comme tous aux cieus ;  
Là , leur or ne pourra les suivre ;  
Moi , je n'y porterai qu'un livre  
Fermé maintenant à leurs yeux.  
Ce livre , ce cœur plein d'orages ,  
Plein d'abîmes et plein de pleurs ,  
Déchiré dans toutes ses pages ;

Dieu, sauveur de tous les naufrages,  
 Aura la clef de ses douleurs.

Mais seule, et quand le jour se voile sous la nue,  
 Qu'il laisse tomber l'ombre avant la nuit venue,  
 Quand l'oiseau sans musique erre aux champs sans  
 couleurs,

Je ne me sens pas vivre et je ressemble aux fleurs,  
 Aux pauvres fleurs baissant leurs têtes murmurantes,  
 Et qu'on prendrait au loin pour des ames pleurantes.

Quand on se meurt, on plaint tout ce qui va mourir;  
 On plaint tout ce qui souffre ou qui semble souffrir.

Mourir! on ne meurt pas quand on le pense. Une ame  
 Prend ses ailes longtemps avant de s'envoler;  
 Une lampe longtemps s'use sans s'exhaler,  
 Tantqu'un peu d'huile au cœur en remonte la flamme:  
 J'ai des enfans! leurs voix, leurs haleines, leurs jeux  
 Soufflent sur moi l'amour qui m'alimente encore;  
 J'ai, pour les regarder, tant d'ame dans les yeux!  
 Mon étoile est si bien nouée à leur aurore!  
 On m'a blessée en vain, je ne veux pas mourir;  
 J'ai semé leurs printemps, je dois les voir fleurir.  
 Au milieu de leurs jours, inoffensive et frêle,  
 Mort! oublieuse mort! je passe sous votre aile,  
 Et je n'alourdis pas mon vol de laine; hélas!  
 S'il fallait me venger, je ne le saurais pas.

Vraiment! le pardon calme à défaut d'espérance;  
 Il détend la colère; on pleure, on apprend Dieu;  
 Dieu triste, comme nous voyageur en ce lieu!

Et l'on courbe sa vie au pied de sa souffrance.  
Ceux qui m'ont affligée en leurs dédains jaloux,  
Ceux qui m'ont fait descendre et marcher dans l'orage,  
Ceux qui m'ont pris ma part de soleil et d'ombrage,  
Ceux qui sous mes pieds nus ont jeté leurs cailloux ;  
N'ont-ils pas leurs ennuis, leurs jaloux, leurs alarmes,  
Leurs pleurs, pour expier ce qu'ils m'ont fait de larmes?

Quoi donc ! aux durs sentiers qu'on a tous à courir,  
Seigneur ! ne faut-il pas mourir et voir mourir ?  
N'est-ce pas au tombeau que cheminent leurs peines,  
Leurs enfans, leurs amours qui rachètent leurs haines ?  
Oh ! qui peut se venger ? oh ! par votre abandon ,  
Seigneur ! par votre croix dont j'ai suivi la trace ,  
Par ceux qui m'ont laissé la voix pour crier grâce :  
Pardou pour eux ! pour moi ! pour tous ! pardon ! pardon !

---

**A M. de Peyronnet,**

**PRISONNIER.**

**sur son œuvre : DE LA FEMME DANS L'ADVERSITÉ.**

---

**Quoi ! c'est d'une prison que sort cette lumière !  
Incline-toi, mon ame, au pied de ce flambeau :  
C'est la religion qui soulève un tombeau ;  
C'est l'attente qui veille au fond de sa prière.**

**Nuls verrous entre l'homme et Dieu. Le prisonnier  
Sait que la voix s'envole où la dirige l'ame ;  
Le fer ne pèse pas sur des ailes de flamme ;  
L'oiseau près de la nue échappe au braconnier.**

**Qu'elle soit d'aigle ou de colombe,  
Dieu prend l'ame échappée aux filets de la tombe,  
Et sur son cœur de père, inondé de clarté,  
Il dilate ce souffle un moment arrêté.**

**Un jour il verse aux rois, sous quelque blanche hostie,  
Et le dégoût du sang et la soif d'être aimé :  
Puis, dans un songe assis sur leur cœur désarmé,**

Des voix d'enfant criant : Amnistie ! amnistie !  
Puis, s'il s'éveille au cri qui vient de l'étonner,  
Ce cœur de roi, chargé d'une lourde couronne,  
Tremblant sous les grandeurs dont l'effroi l'environne,  
Se protège une fois du droit de pardonner !

Mais d'où vient qu'un captif assiège ma pensée ?  
D'où vient que de son nom je me sens oppressée ?  
Ah ! c'est qu'il est captif ! c'est qu'il a dans les fers  
Le courage sans bruit et la douceur profonde  
Que voilait trop d'éclat quand il était du monde ;  
Ah ! c'est qu'il a grandi des maux qu'il a soufferts !

Dieu les pèse ; moi je les pleure,  
Dans son destin désert j'écoute tomber l'heure ;  
Je regarde le mur qui borne son regard,  
Où d'un rayon du jour s'est glissé le hasard ;  
Le hasard ! est-ce là le nom froid qu'il lui donne ?  
Oh ! non ! c'est l'œil de Dieu qui dans sa nuit rayonne,  
Qui pompe jusqu'au fond de cet homme enfermé,  
Une larme invisible où l'espoir a germé :  
Partout l'espoir où Dieu sent trembler une larme ;  
Le tocsin le suspend à son sanglot d'alarme,  
Et le banni fuyant escorté par la faim,  
L'emporte infatigable aux longueurs du chemin.

Moi qui gravis mon sort sans charger ma mémoire  
Des noms dorés, perdus dans le vent de la gloire,  
Insoucieuse au bruit des trônes et des rois,  
Qui dans mes jours flottans roulent vides et froids,  
Je me laisse entraîner où l'on entend des chaînes ;  
Je juge avec mes pleurs, j'absous avec mes peines ;

J'élève mon cœur veuf au Dieu des malheureux;  
C'est mon seul droit au ciel et j'y frappe pour eux!

Je sais que c'est si triste un père  
Pleurant ses fils absens ou morts;  
Si long tout ce que l'on espère  
Quand l'attente, ardente vipère,  
Suce l'ame comme un remords!

Que le soleil se cache ou brille,  
Jamais il ne voit le soleil  
Toucher le beau front de sa fille,  
Comme une fleur sous une grille  
Que colore un rayon vermeil.

Quatre portraits sont là dans l'ombre,  
Comme les étoiles aux nuits;  
La mort en a rompu le nombre;  
Mais ils fixent sous le toit sombre  
Leurs yeux d'ange sur ses ennuis.

Celle-là s'appelait Colombe,  
Fidèle à son père en prison.  
Si, de crainte qu'il n'y succombe,  
La jeune ombre a forcé sa tombe,  
A-t-elle changé de maison!

Ces enfans autour de ses larmes  
Que nul homme n'a vu couler,  
Disent : « Vos patientes armes,  
Vos ennuis saturés de charmes,  
Mon père ! il faut les révéler.



Ce récit comblera l'espace  
Entre le prix et les douleurs.  
Ce qui fut vrai jamais ne passe  
Et de ce bronze, ami du Tasse,  
Retrempez l'encre avec vos pleurs \*.

Mais quand des pieds d'airain l'arrêtent dans la vie,  
Qu'il doit la trouver lente, et que souvent l'envie  
Doit prendre à ce liseur d'un si morne univers,  
De fermer tout à coup ses poèmes amers!

Pourtant, docile aux cris de ses jeunes cigales,  
Écho trois fois profond de leurs voix inégales,  
Comme l'orgue frappé par un accord plaintif,  
Le prolonge et l'emporte à quelque ange attentif,  
*Il a prié pour tous !* Incline-toi, mon ame,  
Devant l'hymne qui passe au toit d'une humble femme,  
Tombé pur et sans faste à mes foyers déserts,  
Pour me parler du ciel au fond de mes revers!

Que je voudrais le voir marcher libre et sans garde !  
Que je voudrais dorer le point noir qu'il regarde,  
L'avenir! mais on dit qu'aux murs sans horizon,  
Las, bien las d'évoquer les voix vides du monde,  
On entend tout à coup comme une paix profonde,  
    Au silence d'une prison :  
Qu'un seul juge y descend; qu'il y voit les pensées,  
    Au fond des cœurs pressées,

---

\* L'écritoire du Tasse, qui fut donnée à M. de Peyronnet, dans sa captivité.



Comme on voit d'un ruisseau  
Flotter les fleurs dans l'eau!

Que son souffle jamais n'y soulève d'orages ;  
Qu'il rallume une étoile à la nuit des naufrages ;  
Qu'il ramène tout l'homme à son berceau des cieux ;  
Que son regard surmonte une égarante flamme ,  
Et lui fait oublier les yeux ,  
Tous les yeux sans pitié qui jugèrent son ame.

Prisonnier ! ne va pas te laisser : Dieu t'attend ;  
Chaque fibre qui souffre à la terre , il l'entend !

---

## Elisa Mercoeur.

---

A SA MÈRE.

En regardant briller l'auréole de rêves  
Qui de ta jeune vie agitait le flambeau,  
Triste, on reconnaissait, sur ton front triste et beau,  
Une fleur enlevée à de lointaines grèves :  
On n'aimait plus le monde où languissaient tes jours ;  
Tes jours chantans, nourris d'une rosée avare ;  
Où la terre est si froide et le soleil si rare :  
Où sur ta frêle étoile on s'alarmait toujours !

Quoi donc ! quand près des flots Dieu sema ton enfance,  
Dieu ne t'y laissait point sans joie et sans défense :  
Tes longs yeux découvraient dans le désert des nuits  
Quelque astre sympathique à tes jeunes ennuis ;  
Tu te chantaï au ciel, à ta mère bénie,  
Qui t'appelait son jour ! sa naissante harmonie !  
Et le ciel et ta mère et les flots et les monts,  
A tes cris : Aimez-moi ! répondaient : Nous t'aimons !

Toute sonore au bruit du mugissant rivage,  
Regardant le navire enfler sa voile au vent,

Ta flottante espérance aventurait souvent  
 Un doux château dans l'air, un nid sur un nuage :  
 Libres alors, jamais tes beaux songes brisés  
 Ne retombaient sur toi, pleurans et méprisés!

Mais, flamme passagère et vouée à la flamme,  
 La cité lumineuse éblouissait ton ame,  
 Et livrant ta faiblesse aux dangers des chemins,  
 Pour enhardir ton vol on te battait des mains :  
 Croyant qu'il est partout des brises embaumées,  
 Tu vins heurter ton cœur à des portes fermées ;  
 Tudis longtemps: «C'est moi! je passe...il faut ouvrir...»  
 La réponse fut lente et tu viens d'en mourir!  
 Et l'harmonie en pleurs tremblait dans ta parole,  
 Enfant! ton premier chant commence un cri d'adieu ;  
 Ce cri poussé, perdu dans un écho frivole,  
 Grave pourtant, déjà se réclamait de Dieu.  
 Que lui demandais-tu? de l'air libre et des ailes :  
 Tu les as! nous vois-tu traîner nos pieds sous elles,  
 Porter pierre sur pierre à ton doux monument,  
 Pour charmer ta jeune ombre en son isolement?  
 Pour dire au temps : Voyez ! elle était chaste, aimée :  
 Elle avait une voix qui survit à la mort ;  
 Une ame, dont la forme est vite consumée ;  
 Qui vient chanter sa plainte et s'en va sans remord.  
 Un soupir, s'il vous plaît, à la poète fille !  
 Une eau pure au gazon qui la couvre déjà !  
 Une fleur sur la fleur qui se cache et qui brille,  
 Un regret au roseau que le vent détacha !  
 Une larme à sa mère... elle vit après elle !  
 Sans pleurer son enfant, ne vous éloignez pas ;  
 Ses cyprès verseront, dans leur culte fidèle,

Un rythme à votre oreille et de l'ombre à vos pas !  
Un soupir, s'il vous plaît ! l'horloge s'est trompée,  
Elle a sonné la mort pour l'heure de l'hymen ;  
Regardez et comptez : sa trame fut coupée,  
Quand l'ange des enfans tenait encor sa main !

Moi, sans racine aussi, née aux bords des voyages,  
Posant à peine un pied sur de fuyans rivages,  
Y cueillant à la hâte un fruit vert, une fleur,  
Pour prendre un peu d'haleine au relais du malheur  
J'écoutai, quand sa voix à mon cœur parvenue  
M'apprit le nom charmant d'une sœur inconnue ;  
Sa voix, qui n'avait pas encor de souvenir,  
Sa voix fraîche et nouvelle en perçant l'avenir,  
Lançait l'hymne de vie et de gloire trempée,  
Où sa tombe précoce était enveloppée :  
Je la pris, dans l'espace où vibrait cette voix,  
Pour un oiseau qui joue et qui pleure à la fois !  
Dans les flots de la foule insoucieuse et vaine,  
J'embrassai du regard cette ame armoricaine,  
Et je n'entrevis pas sa crédule candeur,  
Sans plaindre de ses yeux l'ardente profondeur !

On épuisait alors cette vivante lyre ;  
Sa souffrance voilée, on la lui faisait lire ;  
Car le monde veut tout quand il daigne écouter ;  
Et quand il a dit : Chante ! il faut toujours chanter !  
Par d'innocens flatteurs innocemment déçue,  
Son ame s'écoulait, victime inaperçue,  
Et quand l'oiseau malade à son toit remontait,  
Sous son aile traînante et fiévreuse il chantait !  
Il cherchait d'autres sons pour saluer la foule,

Cette foule qui cause , et qui passe et qui roule ;  
 En vain , ses chants mêlés de courage et d'effroi ,  
 Dirent bientôt : « Je souffre et j'attends ! ... sauvez-moi ! »

Je ne pus que l'aimer d'une tendresse amère ;  
 Qu'assister , prophétique , aux larmes de sa mère ,  
 Puis , avec le transport d'une interne frayeur ,  
 Emporter mes enfans plus serrés à mon cœur !  
 Ce qui résonne en nous de tendresse profonde ,  
 Mon Dieu n'a pas longtemps son écho dans ce monde ;  
 Mais , puisque vers vos cieus nous regardons toujours ,  
 C'est donc qu'un bien s'y cache et qu'il manque à nos  
 jours ?

Oui ! quand mes souvenirs se lèvent et gémissent ,  
 Je sens , dans un frisson sur moi prompt à couler ,  
 Comme des ailes qui frémissent ,  
 Toujours prêtes à s'envoler !

Dis ! n'est-ce pas ainsi , fille mélodieuse ,  
 Que s'élançait ton cœur pour entraîner tes pas ,  
 Lorsque ton cœur s'ouvrit plein de sa foi pieuse ,  
 Appelant l'avenir... qui ne répondit pas :

Car , voici ma prière envoyée à ta tombe !  
 Au bord de l'urne blanche où s'amassent nos fleurs ,  
 Viendras-tu pas poser ton ame de colombe ,  
 Pour compter les amis qui t'ont donné leurs pleurs ?  
 Qu'importe que la voix soit obscure ou sublime :  
 La douleur n'a qu'un cri qui sort du même abîme ;  
 Et le Christ , en mourant , n'entendit sur sa croix ,  
 Que ceux qui lui criaient : Mon Dieu ! j'aime et je crois !

---

## **Tristesse de Mère.**

---

**Si mes petites chéries  
Voulaient venir avec moi,  
Pour nos tendres causeries,  
Nous trouverions des prairies,  
Toujours calmes et fleuries,  
Où ne chasse pas le roi.**

**Nous boirions à des fontaines  
Dont l'éternelle fraîcheur  
Et les sources toujours pleines  
Étanchent de nos haleines  
Les soifs ardentes et vaines,  
Et nous lavent jusqu'au cœur?**

**Nous ne verrions plus l'aumône  
Tomber rare et lentement;  
Quand c'est Dieu qui compte et donne,  
Plus d'enfans qu'on abandonne;  
L'astre qui fait sa couronne  
Les réchauffe également?**

**Plus de cages souterraines  
Où vient avorter le jour;**

**PAUVRES FLEURS.**

**Plus d'hommes serrés de chaînes ;  
Plus d'ames lourdes de haines ,  
Où , lucides et sereines ,  
Les ames se font amour !**

**Là , plus de tête encor vive  
Coupée au tranchant du fer ,  
De la terre affreux convive ,  
Plus de bourreau qui survive  
A cette tête plaintive ,  
Qu'il croit jeter à l'enfer !**

**Plus de charité qui pleure ,  
Et qui s'épuise en cherchant  
Le pardon ! plus rien qui meure  
Sous l'étouffement de l'heure ;  
Plus de grâce qui demeure  
Clouée aux mains du méchant.**

**Là , plus de cœur qui s'égare  
A poursuivre un autre cœur ;  
Plus d'ame triste et bizarre ,  
Sans se soupçonner barbare ,  
Qui s'isole et se sépare  
De l'ame qui fut sa sœur !**

**Pareilles à trois mésanges  
Qui font voile dans l'espoir ,  
Quittant les terrestres langes ,  
Pour rejoindre nos phalanges ,  
Nous reverrions tous les anges ,  
Qui nous ont dit : Au revoir !**

Mais, non, doux portrait que j'aime !  
Détournez votre flambeau  
De l'autan qui sur moi-même  
Souffle d'une hâte extrême ;  
Il vous manque le baptême  
Qui nous achète un tombeau.

Que vos pleurs vous fassent belles !  
Moi, j'irai seule d'abord,  
O mes naissantes mortelles,  
Et comme aux esprits fidèles,  
J'irai vous chercher des ailes,  
Pour voler à l'autre bord !

Déjà comme la colombe  
Qui tourne dans le malheur,  
Ma pensée et plane et tombe,  
S'abreuve aux fleurs d'une tombe ;  
Puis, sentant qu'elle succombe,  
Revient mourir à mon cœur !



---

.....

## A monsieur A. B.

---

Vous demandez pourquoi je suis triste : à quels yeux  
Voyez-vous aujourd'hui le sourire fidèle ?  
Quand la foudre a croisé le vol de l'hirondelle,  
Elle a peur et s'enferme avec ses tendres œufs.

Jugez s'ils sont éclos ! jugez si son haleine  
Passe dans le duvet dont se recouvre à peine  
Leur petite ame nue et leur gosier chanteur,  
Pressé d'aller aux cieux saluer leur auteur !

Et quand le plomb mortel fait trembler chaque feuille,  
Et les nids et l'orchestre et les hymnes d'un bois ;  
Jugez comme l'oiseau , dont l'instinct se recueille ,  
Retient avec effort ses ailes et sa voix !

Enfin , si dans son arbre on voit bouger sa tête ,  
Si pour ne pas mourir il chante encor son cœur ,  
Poète ! étonnez-vous que l'humaine tempête  
Ait trempé tout ce chant d'une étrange douleur !

Sous quelques rameaux verts , jardin de ma fenêtre,  
Ma seule terre à moi qui m'ait donné des fleurs ,

Rêveuse aux doux parfums qu'avril laissait renaitre,  
J'ai vu d'un noir tableau se broyer les couleurs:

Quand le sang inondait cette ville éperdue,  
Quand la bombe et le plomb balayant chaque rue,  
Excitaient les sanglots des tocsins effrayés,  
Quand le rouge incendie aux longs bras déployés,  
Étreignait dans ses nœuds les enfans et les pères,  
Refoulés sous leurs toits par les feux militaires,  
J'étais là ! quand brisant les caveaux ébranlés,  
Pressant d'un pied cruel les combles écroulés,  
La mort disciplinée et savante au carnage  
Étouffait lâchement le vieillard, le jeune âge,  
Et la mère en douleurs près d'un vierge berceau,  
Dont les flancs refermés se changeaient en tombeau,  
J'étais là : J'écoutais mourir la ville en flammes ;  
J'assistais vive et morte au départ de ces ames,  
Que le plomb déchirait et séparait des corps,  
Fête affreuse où tintaient de funèbres accords :  
Les clochers haletans, les tambours et les balles ;  
Les derniers cris du sang répandu sur les dalles ;  
C'était hideux à voir : et toutefois mes yeux  
Se collaient à la vitre et cherchaient par les cieux  
Si quelque ame visible, en quittant sa demeure,  
Planait sanglante encor sur ce monde qui pleure ;  
J'écoutais si mon nom, vibrant dans quelque adieu,  
N'excitait point ma vie à se sauver vers Dieu :  
Mais le nid qui pleurait ! mais le soldat farouche,  
Ilote, outrepassant son horrible devoir,  
Tuant jusqu'à l'enfant qui regardait sans voir,  
Et rougissant le lait encor chaud dans sa bouche...  
Oh ! devinez pourquoi dans ces jours étouffans,

J'ai retenu mon vol aux cris de mes enfans :  
Devinez ! devinez dans cette horreur suprême,  
Pourquoi ! libre de fuir sous le brûlant baptême,  
Mon ame qui pliait dans mon corps à genoux,  
Brava toutes ces morts qu'on inventait pour nous !

Savez-vous que c'est grand tout un peuple qui crie !  
Savez-vous que c'est triste une ville meurtrie,  
Appelant de ses sœurs la lointaine pitié,  
Et cousant au linceul sa livide moitié,  
Écrasée au galop de la guerre civile !  
Savez-vous que c'est froid le linceul d'une ville,  
Et qu'en nous revoiant debout sur quelques seuils  
Nous n'avions plus d'accens pour lamenter nos deuils !

Écoutez, toutefois, le gracieux prodige  
Qui me parla de Dieu dans l'inhumain vertige ;  
Écoutez ce qui reste en moi d'un chant perdu,  
Succédant d'heure en heure au canon suspendu :

Lorsqu'après de longs bruits un lugubre silence,  
Offrant de Pompéï la morne ressemblance,  
Immobilisait l'ame aux bords irrésolus ;  
Quand Lyon semblait morte et ne respirait plus ;

Je ne sais à quel arbre, à quel mur solitaire,  
Un rossignol caché, libre entre ciel et terre,  
Prenant cette stupeur pour le calme d'un bois,  
Exhalait sur la mort son innocente voix !

Je l'entendis sept jours au fond de ma prière ;  
Seul *requiem* chanté sur le grand cimetière :

Puis, la bombe troua le mur mélodieux,  
Et l'hymne épouvantée alla finir aux cieux !

Depuis, j'ai renfermé comme en leur chrysalide,  
Mes ailes, qu'au départ il faut étendre encor,  
Et l'oreille inclinée à votre hymne limpide,  
Je laisse aller mon ame en ce plaintif accord.

*Lyon, 1834.*



# Adolphe Mourrit

A LYON ,

APRÈS LA GUERRE CIVILE.

---

Pourtant, mon Dieu! ce monde est plein de belles choses!  
Jamais de votre amour les ailes ne sont closes; [ses!  
Attentif et penché sur vos enfans en pleurs,  
Vous leur semez toujours de l'espoir et des fleurs!  
Vous soufflez à leur soif ce limpide génie,  
Qui porte dans son sein vos tables d'harmonie;  
Oui, mon Dieu! vous parlez quand il chante, et souvent,  
On vous écoute au fond de ces notes plaintives,  
Que l'on entend rouler comme les feuilles vives  
Qu'éparpille un grand chêne en frémissant au vent!

Pareille à votre haleine au travers du feuillage,  
Douce comme un parfum dans la brise des bois,  
Claire comme un cri d'ange égayant son voyage,  
Le soir, dans nos échos tombe sa jeune voix,

Sonore, sensible, profonde,  
Plus fraîche, plus souple que l'onde,

**Versant sur les vains bruits du jour,  
Ses rythmes ruisselans d'amour !**

**Et cette hymne d'en haut, juive ou napolitaine,  
C'est l'oiseau dans les fleurs, c'est l'eau d'une fontaine,  
Qui perle son cristal en répandant ses flots ;  
C'est du ramier brûlant les nocturnes sanglots,  
C'est d'un ciel entr'ouvert la promesse lointaine ;**

**Des chants de liberté forts à briser des fers ;  
A soulever un monde, à créer des armées,  
A balayer des rois les ombres alarmées,  
Jusqu'aux vésuves des enfers.**

**Et cette belle image, indécise, inconstante,  
Qui dit: « Je ris... je souffre!... et je doute... et je crois! »  
Des peuples en douleur est-ce l'ombre flottante  
Qui tourne alentour de la croix ?**

**Quelle femme n'a peur aux flambeaux de l'orgie,  
Secoués sur ce front sublime, échevelé ?  
Où prend-il de ses cris la terrible énergie  
Dont l'incrédule est ébranlé ?**

**Robert! poème errant, sombre et brillante étoile,  
Esquif humain, battu sous une double voile,  
Ame en peine volée aux mains de son auteur,  
Et criant sur l'abîme : « A moi, mon Créateur ! »**

**Oui ! dans sa grande voix c'est la terre qui prie,  
Qui baigne ta pitié des pleurs des malheureux ;  
Qui rallume sa foi pour l'épancher sur eux :**

Fais-le content ! mais laisse à ses chants douloureux  
Le charme des vrais pleurs et la force attendrie  
Qui traduit l'homme triste, et porte jusqu'à toi,  
Mon Dieu ! l'ame qu'il brûle et qu'il entraîne à soi !

Ainsi perdue et seule au milieu de la foule,  
Que son timbre appelait comme un fleuve qui roule,  
Pour ce peuple orageux dont le flot se taisait,  
Je priais dans mon ame et mon ame disait :

«Pourtant, mon Dieu ! ce monde est plein de belles cho-  
Jamais de votre amour les ailes ne sont closes ; [ses  
Attentif et penché sur vos enfans en pleurs,  
Vous leur semez toujours de l'espoir et des fleurs ! »

---

## Cantique des Mères.

---

Reine pieuse aux flancs de mère,  
Écoutez la supplique amère  
Des veuves aux rares deniers,  
Dont les fils sont vos prisonniers :  
Si vous voulez que Dieu vous aime  
Et pardonne au geôlier lui-même,  
Priez d'un salutaire effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

On dit que l'on a vu des larmes  
Dans vos regards doux et sans armes ;  
Que Dieu fasse tomber ces pleurs  
Sur un front gros de nos malheurs !  
Soulagez la terre en démençe ;  
Faites-y couler la clémence ;  
Et priez d'un céleste effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Car ce sont vos enfans, madame,  
Adoptés au fond de votre ame,  
Quand ils se sont, libres encor,  
Rangés sous votre rameau d'or ;



Rappelez aux royales haines ,  
Ce qu'ils font un jour de leurs chaînes ;  
Et priez d'un prudent effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Ne sentez-vous pas vos entrailles  
Frémir des fraîches funérailles  
Dont nos pavés portent le deuil ?  
Il est déjà grand le cercueil !  
Personne n'a tué vos filles ;  
Rendez-nous d'entières familles :  
Priez d'un maternel effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Comme Esther s'est agenouillée  
Et saintement humiliée  
Entre le peuple et le bourreau ,  
Rappelez le glaive au fourreau ;  
Vos soldats vont la tête basse ,  
Le sang est lourd , la haine lasse :  
Priez d'un courageux effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Ne souffrez pas que vos bocages  
Se changent en lugubres cages ;  
Tout travail d'homme est incomplet ;  
C'est en vain qu'on tend le filet  
Devant ceux qui gardent leurs ailes.  
Pour qu'un jour les vôtres soient belles ,  
Priez d'un angélique effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Madame ! les geôles sont pleines ;  
L'air y manque pour tant d'haleines ;  
Nos enfans n'en sortent que morts ;  
Où commence donc le remords ?  
S'il est plus beau que l'innocence ,  
Qu'il soit en aide à la puissance ,  
Et priez d'un ardent effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

C'est la faim , croyez-en nos larmes ,  
Qui , fiévreuse , aiguïsa leurs armes.  
Vous ne comprenez pas la faim :  
Elle tue , ou s'insurge enfin !  
O vous ! dont le lait coule encore ,  
Notre sein tari vous implore :  
Priez d'un charitable effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Voyez comme la Providence  
Confond l'oppressive imprudence ;  
Comme elle ouvre avec ses flambeaux  
Les bastilles et les tombeaux ;  
La liberté ! c'est son haleine ,  
Qui d'un rocher fait une plaine :  
Priez d'un prophétique effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Quand nos cris rallument la guerre ,  
Cœur sans pitié n'en trouve guère ;  
L'homme qui n'a rien pardonné  
Se voit par l'homme abandonné ;  
De noms sanglans , dans l'autre vie ,

Sa terreur s'en va poursuivie ;  
Priez d'un innocent effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Reine ! qui dites vos prières ,  
Femme ! dont les chastes paupières  
Savent lire au livre de Dieu ;  
Par les maux qu'il lit en ce lieu ,  
Par la croix qui saigne et pardonne ,  
Par le haut pouvoir qu'il vous donne :  
Reine ! priez d'un humble effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Avant la couronne qui change ,  
Dieu grava sur votre front d'ange ,  
Comme un impérissable don :  
« Amour ! amour ! pardon ! pardon ! »  
Colombe envoyée à l'orage ,  
Soufflez ces mots dans leur courage :  
Et priez de tout notre effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

Redoublez vos divins exemples ,  
Madame ! le plus beau des temples ,  
C'est le cœur du peuple ; entrez-y !  
Le roi des rois l'a bien choisi.  
Vous ! qu'on aimait comme sa mère ,  
Pesez notre supplique amère ,  
Et priez d'un sublime effroi  
Pour tous les prisonniers du roi !

*Lyon , 1834.*

---

**Gortense Seligmann,**

**MORTE A 12 ANS.**

---

**C'est... hélas ! non, c'était la lointaine colombe,  
Lasse d'un peu d'argile à ses pieds gracieux ;  
Et la jeune passante a cherché sous la tombe  
Son chemin pour rentrer aux cieux !**

---

# Cantique des Bannis.

---

A NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES.

— 1835. —

Notre-Dame des voyages,  
Du fond des moites nuages,  
Faites sur notre manteau  
Scintiller votre flambeau :  
Des monts éclairez la cime ;  
A nos pieds montrez l'abîme ,  
Et soufflez-nous quelquefois,  
Pour chanter, un peu de voix !

Vierge aux palais inconnue ,  
Dont le trône est sur la nue ,  
Sentiers mobiles et blancs ,  
Où montent nos vœux tremblans ,  
Quand les pauvres de la terre  
Cherchent l'eau qui désaltère ,  
Vierge ! entremêlez leurs pleurs  
D'un peu de miel et de fleurs !

**Soutenez la femme blonde ,  
Suivant par la terre et l'onde ,  
Sur chaque bras un enfant ,  
Leur père à l'exil mouvant ;  
Prêtez-lui l'humble auréole  
Qui perce , épure , console ,  
De tristes maisons du roi  
Où les prisonniers ont froid !**

**Dans les yeux de cette femme  
Mettez une sainte flamme ,  
Pour éclairer les cachots  
De rayons libres et chauds ;  
Quand un captif la regarde ,  
Que cet ange qui le garde  
Dise à chacun de ses jours :  
« Les rois un temps ; Dieu toujours ! »**

**Notre-Dame de la vie !  
Tant priée et tant suivie ,  
Debout sur les flots errans  
Des jours comme nous courans ;  
Vous , la seule souveraine ,  
Abaissez vos mains de reine  
Sur votre peuple à genoux ,  
Puis après , pensez à nous !**

**Ce peuple est une grande ame  
Toute nue , ô Notre-Dame !  
Dont la vie est un long deuil ,  
Et la chair un froid linceul.**

## PAUVRES FLEURS.

Chassez l'autan qui le couvre ,  
 Car je sens mon cœur qui s'ouvre ,  
 Stérile aux chers malheureux ,  
 Qui n'a que des pleurs pour eux !

Notre-Dame de Fourvières  
 Rallumez quelques lumières  
 Dans les ateliers éteints  
 D'un affreux silence atteints ;  
 Car le soir trop redoutable  
 Monte, étrange et lamentable ,  
 Une lugubre clameur  
 De ce grand corps qui se meurt.

Autant qu'on l'a fait à plaindre ,  
 Qu'il serait bientôt à craindre ,  
 Ce courage errant le soir ,  
 Et qui tombe sans s'asseoir ,  
 Si dans sa course affamée ,  
 Vierge triste et bien-aimée ,  
 Il n'avait peur de vos yeux ,  
 Entre la mort et les cieux !


Si ce chrétien sous sa chaîne  
 Ne buvait dans son haleine ,  
 Avec l'air qui l'a nourri ,  
 Votre nom pur et chéri ,  
 Terrible avant de s'étendre ,  
 Aurait-il le temps d'attendre ,  
 Le front voilé d'un lambeau ,  
 Son droit d'asile au tombeau !

**Enfin , si la pauvre voile  
Sans boussole , sans étoile ,  
Poussée à d'autres hasards ,  
Attire vos doux regards ,  
Après ces graves misères ,  
N'oubliez pas les prières  
De ceux qui , bannis toujours ,  
Rament leurs ans et leurs jours !**

**Inclinez-vous pour entendre  
Notre hymne sauvage et tendre ,  
Et que les bergers des champs  
Vendent leur lait à nos chants ;  
Puis , soufflez à la souffrance  
L'air où nage l'espérance ,  
Vierge ! et plaignez ici-bas  
Les douleurs qu'on n'y plaint pas !**

*Lyon , ....*





# Le Luxembourg,

AU COEUR DE BÉRANGER.

---

Jardin si beau devenu sombre,  
Tes fleurs attristent ma raison,  
Qui, semblable au ramier dans l'ombre,  
S'abat au toit de ta prison.  
Mais à rêver j'ai passé l'heure ;  
Vous qui nous épiez d'en bas,  
Ce n'est qu'un pauvre oiseau qui pleure :  
Sentinelle ! ne tirez pas.

Au pied des barreaux formidables  
Qui voilent des parens perdus,  
Comme à des songes lamentables,  
De longs sanglots sont entendus :  
Grâce aux sanglots qui bravent l'heure !  
Vous qu'ils ont irrité là-bas ;  
Ce n'est qu'un faible enfant qui pleure :  
Sentinelle ! ne tirez pas !

Partout les lampes sont éteintes ;  
Les bruits des verrous et des fers

**Sont étouffés comme les plaintes  
De ces silencieux enfers.  
Plus morne et plus lente que l'heure ,  
A genoux , qui donc est là-bas ?  
Ce n'est qu'une femme qui pleure :  
Sentinelle ! ne tirez pas !**

**Sous l'œil rouge du réverbère ,  
Quel est cet objet palpitant ,  
Près du guichet mordant la terre ,  
D'ame et de pitié haletant ?  
Sourd au cri de l'homme et de l'heure...  
Vous qui le menacez d'en bas ,  
Ce n'est qu'un pauvre chien qui pleure ;  
Sentinelle ! ne tirez pas !**

**Paix ! voici qu'on ouvre une porte :  
C'est la mort trainant ses couleurs ;  
Et l'humble bière qu'on emporte  
Prise en passant de pâles fleurs.  
Quand du rebelle a frappé l'heure ,  
Qui donc ose bénir tout bas ?  
Ce n'est qu'un vieux prêtre qui pleure :  
Sentinelle ! ne tirez pas !**



Cet hymen qui dans l'air fait errer un sourire,  
 Qui colore et détend leur sévère horizon ;  
 Qui sur leurs jours émus balance votre nom  
 Et desserre leur voix pour dire :

» Vraiment ! Dieu nous prend en pitié ;  
 » Il n'abandonne pas qui prie !  
 » Un qui sera roi se marie ;  
 » Déjà le pardon chante et crie !...  
 » Vraiment ! c'est revivre à moitié !

» Déjà, d'inflexibles murailles  
 » S'ouvrent les combles étouffans ;  
 » Fruits douloureux de nos entrailles ,  
 » Sauvés de grandes funérailles ,  
 » Nous allons ravoïr nos enfans !

» La reine a tant fait, (elle est mère ! )  
 » Par ses larmes , par ses raisons ,  
 » Par son incessante prière,  
 » Que dans sa gloire moins amère  
 » Elle vient d'ouvrir les prisons !

» Car son fils avait dit : — Madame !  
 » Je suis triste dans mon bonheur :  
 » Sous les traits d'une jeune femme ,  
 » Je crois que le ciel m'ouvre l'ame,  
 » Et je comprends mieux la douleur !

» La douleur captive, terrible,  
 » Qui fait une ombre sur mon jour ,  
 » Clouée , immobile , invisible ,

## PAUVRES FLEURS.

» Ma mère ! c'est la plus horrible :  
» Elle manque d'air et d'amour ! »

La reine pleura. C'est un ange ,  
Qui prenant son fils par la main ,  
S'en alla , d'un courage étrange ,  
Dire à ceux qui font que tout change :  
« Faites que tout chante demain ! »

Ce fut fait. Voilà que l'on porte  
De l'air à nos fils malheureux !  
Mais au bruit de la triple porte ,  
Qu'ouvre la pitié sans escorte ,  
Les voilà qui doutent entre eux.

Tout à coup, ivres de tendresse ,  
Jetant les lambeaux de leur deuil ,  
Au long cri d'une pâle ivresse ,  
Cet essaim libre qui se presse  
Ouvre l'aile et franchit le seuil !

Et nous venons, faibles de larmes ,  
Nous, dont rien n'a lié les pas ,  
Jeter les débris de leurs armes  
Devant le pardon sans alarmes ;  
Car le pardon ne tremble pas !

D'une grave cité, lointaines messagères ,  
Humbles ambassadeurs d'hommes fiers et soumis ,  
Nous venons demander , avec nos voix de mères ,  
Du pain par le travail ; Dieu nous l'avait promis !

**Le pardon viendra-t-il sur nos rives souffrantes ,  
Où la croix éteignit tant de sang et de pleurs ?  
Oh ! viendra-t-il semer à nos terres mourantes  
Du travail , de l'oubli , de l'amour et des fleurs ?**



## Sol Natal.

---

A MONSIEUR HENRI B...

Il sera fait ainsi qu'Henri me le demande,  
Dans sa tristesse écrite à sa sœur la Flamande.

Il lui sera donné cette part de mon cœur,  
Où la pensée intime est toute retirée,  
Toute grave, et contente, et de bruit délivrée,  
Pour s'y réfugier comme en un coin rêveur ;  
Afin que s'il n'a pas auprès de lui sa mère,  
Pour l'aider à porter quelque surprise amère,  
Étonné de ce monde et déjà moins content,  
Il ne dise jamais : « Personne ne m'entend ! »

N'est-il pas de ces jours où l'on ne sait que croire ;  
Où tout se lève amer au fond de la mémoire ;  
Où tout fait remonter les limons amassés  
Sous la surface unie où nos ans sont passés ?

Mémoire ! étang profond couvert de fleurs légères ;  
Lac aux poissons dormeurs tapis dans les fougères,  
Quand la pitié du temps, quand son pied calme et sûr,  
Enfoncent le passé dans ton flot teint d'azur.

Mémoire! au moindre éclair, au moindre goût d'orage,  
Tu montres tes secrets, tes débris, tes naufrages,  
Et sur ton voile ouvert les souffles les plus frais  
Ne font longtemps trembler que larmes et cyprès!  
Lui! S'il a de ces jours qui font pencher la vie,  
Dont la mienne est partout devancée ou suivie,  
S'il achète si cher le secret des couleurs,  
Qui le proclament peintre et font jaillir les pleurs;  
Si tu caches déjà ses lambeaux d'espérance,  
L'illusion trahie et morte de souffrance,  
Qu'il ne soulève plus que la pâleur au front,  
Dans ton flot le plus sombre engloutis cet affront :  
Qu'il vienne alors frapper à mon cœur solitaire,  
Où l'écho du pays n'a jamais pu se taire ;  
Qu'il y laisse tomber un mot du sol natal,  
Pareil à l'eau du ciel sur une herbe flétrie,  
Qui dans l'œil presque mort ranime la patrie,  
Et mon cœur bondira comme un vivant métal!  
Sur ma veille déjà son ame s'est penchée,  
Et de cette ame en fleurs les ailes m'ont touchée,  
Et dans son jeune livre où l'on entend son cœur,  
J'ai vu qu'il me disait : « Je vous parle, ma sœur ! »

Là, comme on voit dans l'eau, d'ombre et de ciel cou-  
Frissonner les vallons et les arbres mouvans, [verte,  
Qui dansent avec elle au rire frais des vents,  
J'ai regardé passer de notre Flandre verte  
Les doux tableaux d'église aux montantes odeurs  
Et de nos hauts remparts les calmes profondeurs;  
Car le livre est limpide et j'y suis descendue,  
Comme dans une fête où j'étais attendue ;  
Où toutes les clartés du maternel séjour



Ont inondé mes yeux, tant la page est à jour !  
Puis, sur nos toits en fleurs j'ai revu nos colombes,  
Transfuges envolés d'un paradis perdu,  
Redemandant leur ciel dans un pleur assidu ;  
Puis, les petits enfans qui sautent sur les tombes,  
Aux lugubres arpens bordés d'humbles maisons  
D'où l'on entend bruire et germer les moissons ;  
Ils vont, les beaux enfans ! dans ces clos sans concierge,  
Ainsi que d'arbre en arbre un doux fil de la vierge  
Va, dans les jours d'été, s'allongeant au soleil,  
Ils vont, comme attachant la vie à ce sommeil,  
Que le bruit ne rompt pas, frère ! où l'oreille éteinte  
N'entend plus ni l'enfant ni la cloche qui tinte ;  
Où j'allais, comme vont ces âmes sans remord,  
Respirer en jouant les parfums de la mort ;  
Sans penser que jamais père, mère, famille,  
La blonde sœur d'école, ange ou fluide fille,  
Feraient un jour hausser la terre tout en croix,  
Et deviendraient ces monts immobiles et froids !  
Ah ! j'ai peur de crier, quand je m'entends moi-même  
Parler ainsi des morts qui me manquent ! que j'aime !  
Que je veux ! que j'atteins avec mon souvenir,  
Pour regarder en eux ce qu'il faut devenir !

Quand ma mémoire monte où j'ai peine à la suivre,  
On dirait que je vis en attendant de vivre ;  
Je crois toujours tomber hors des bras paternels ;  
Et ne sais où nouer mes liens éternels !

Jugez si ce fut doux pour ma vie isolée,  
Au chaume de ma mère en tout temps rappelée  
Par cet instinct fervent qui demande toujours,

Frère! un peu d'air natal! frère! un peu de ces jours,  
De ces accens lointains qui désaltèrent l'ame,  
Dont votre livre en pleurs vient d'humecter la flamme;  
Jugez si ce fut doux d'y respirer enfin  
Ces natives senteurs dont l'ame a toujours faim!  
D'y trouver une voix qui chante avec des larmes,  
Comme toutes les voix dont j'ai perdu les charmes!  
Vous! loin de nos ruisseaux, si frais au moissonneur,  
Avez-vous jamais bu votre soif de bonheur?  
Moi, jamais. Moi, toujours j'ai languie dans ma joie :  
Oui! toujours quand la fête avait saisi ma main,  
La musique en pleurant jouait : « Demain! demain! »  
Et mon pied ralenti se perdait dans sa voie.

Comme un rêve passager,  
Partout où terre m'emporte,  
Je ne trouve pas ma porte  
Et frappe au seuil étranger :

Pour la faible voyageuse,  
Oh! qu'il fait triste ici-bas!  
Oh! que d'argile fangeuse  
Y fait chanceler ses pas!  
Mais son ame est plus sensible,  
Plus prompte, plus accessible,  
Au gémissement humain;  
Et, pauvre sur cette route  
Où personne ne l'écoute,  
Au pauvre elle étend sa main!  
Et des feuilles qui gémissent,  
En se détachant des bois,

Et des sources qui frémissent,  
 Elle comprend mieux les voix :  
 Ce mystérieux bréviaire  
 Lui raconte une prière  
 Qui monte de toutes parts;  
 Plainte que la terre pousse,  
 Depuis la rampante mousse  
 Jusqu'aux chênes des remparts !

C'est alors qu'elle donne une voix à ses larmes,  
 Puisant dans ses regrets d'inépuisables charmes;  
 C'est alors qu'elle écoute et qu'elle entend son nom,  
 Sortir d'un cœur qui s'ouvre et qui ne dit plus : Non !  
 Elle chante : un grillon dans l'immense harmonie  
 Jette un cri dont s'émeut la sagesse infinie ;  
 Puis, montant à genoux la cime de son sort,  
 Elle s'en va chanter, souffrir, aimer encor !

Ainsi, venez ! et comme, en un pèlerinage,  
 On pressent le calvaire aux croix du voisinage,  
 Venez où je reprends haleine quelquefois,  
 Où Dieu par tant de pleurs daigne épurer ma voix.  
 Apportez-y la vôtre afin que j'y réponde ;  
 La mienne est sans écho pour la redire au monde :  
 Je ne suis pas du monde et mes enfans joyeux  
 N'ont encor bien compris que les mots de leurs jeux.  
 Le temps leur apprendra ceux où vibrent les larmes ;  
 Moi, de leurs fronts sans plis j'écarte les alarmes,  
 Comme on chasse l'insecte aux belles fleurs d'été  
 Qui menace de loin leur tendre velouté.  
 Oh ! qu'il me fut donné de prolonger leur âge,  
 Alors qu'avec amour ils ouvrent mes cheveux,

Pour contempler longtemps jusqu'au fond de mes yeux,  
Non mes troubles celés, mais leur limpide image ;  
Toujours ravis que Dieu leur ait fait un miroir  
Dans ce sombre cristal qui voit et laisse voir !

Mais je n'éclaire pas leurs limbes que j'adore,  
Je me nourris à part de maternels tourmens :  
Leurs dents, leurs jeunes dents sont trop faibles encore,  
N'est-ce pas, pour broyer ces amers alimens !  
Ils vous adopteront si vous cherchez leur père,  
Ce maître sans rigueur de mon humble maison,  
Dont les jeunes chagrins ont mûri la raison ;  
Et moi, lierre qui tremble à son toit solitaire !

Dans cette ville étrange où j'arrive toujours ;  
Dans ce bazar sanglant où s'entr'ouvrent leurs jours,  
Où la maison bourdonne et vit sans nous connaître,  
Ils ont fait un jardin sous la haute fenêtre ;  
Et nous avons par jour un rayon de soleil,  
Qui fait l'enfant robuste et le jardin vermeil !

*Lyon, 1836.*

---

## Qu'en avez-vous fait ?

---

Vous aviez mon cœur,  
Moi, j'avais le vôtre :  
Un cœur pour un cœur ;  
Bonheur pour bonheur !

Le vôtre est rendu ;  
Je n'en ai plus d'autre ;  
Le vôtre est rendu ,  
Le mien est perdu !

La feuille et la fleur  
Et le fruit lui-même,  
La feuille et la fleur,  
L'encens, la couleur :

Qu'en avez-vous fait,  
Mon maître suprême ?  
Qu'en avez-vous fait,  
De ce doux bienfait ?

Comme un pauvre enfant ,  
Quitté par sa mère ,

Comme un pauvre enfant ,  
Que rien ne défend :

Vous me laissez là ,  
Dans ma vie amère ;  
Vous me laissez là ,  
Et Dieu voit cela !

Savez-vous qu'un jour  
L'homme est seul au monde ?  
Savez-vous qu'un jour  
Il revoit l'amour ?

Vous appellerez ,  
Sans qu'on vous réponde ,  
Vous appellerez ;  
Et vous songerez !...

Vous viendrez rêvant  
Sonner à ma porte ;  
Ami comme avant ,  
Vous viendrez rêvant.

Et l'on vous dira :  
« Personnel... elle est morte ! »  
On vous le dira :  
Mais qui vous plaindra ?

.....

## L'Aumône au Bal.

---

L'harmonie et les fleurs,  
Les doux parfums de femmes,  
Le lustre aux mille flammes,  
La mode aux cent couleurs :  
C'est le bal ! c'est la vie !  
C'est la danse suivie  
D'espoir, d'enchantemens,  
D'aveux et de sermens.

— « Une aumône ! une aumône !  
Madame qui dansez, Dieu réchauffe vos pas !  
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne  
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas ! »

Mais le bal est riant,  
La valse est enivrante,  
La course délirante  
Et l'orchestre bruyant ;  
La gaité se colore,  
Et tourne et passe encore  
Devant l'eau du miroir,  
Qui rit de la revoir.

— « Une aumône ! une aumône !

Madame qui dansez, Dieu réchauffe vos pas !  
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne  
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas ! »

Sous les feux répandus,  
L'hiver même a des charmes ;  
Que d'attraits sous les armes !  
Que de bouquets perdus !  
Mais suspendez la danse ;  
Le pied perd la cadence ;  
Et la femme et la fleur  
S'inclinent de chaleur...

— « Une aumône ! une aumône !

Madame qui dansez, Dieu protège vos pas !  
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne  
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas ! »

Où va-t-elle en rêvant,  
Cette femme aux pieds d'ange,  
Dont le front rose change  
Comme l'eau sous le vent ?  
— « Ouvrez cette fenêtre,  
Oh ! laissez-moi renaître !... » —  
Et de son front charmant  
Elle ôte un diamant.

— « C'est l'aumône ! l'aumône !...

Madame ! allez danser, Dieu réchauffe vos pas !  
La dame au collier d'or ouvre sa main qui donne  
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas ! »



---

## Boiëldien.

---

Toujours quelque cyprès se cache dans nos fleurs ;  
Toujours les noms aimés sont arrosés de pleurs !

Boiëldieu ! ton nom seul nous fut une caresse :  
Qui de nous n'a chanté les chants de ta jeunesse ?  
Qui ne porte avec soi dans un frais souvenir  
Tes cantates d'amour volant vers l'avenir ?  
Chaque note échappée à ta lèvre suave ,  
Chaque songe attendri que modula ton cœur ,  
Bondissant de musique ou poignant de langueur ,  
Enchante l'homme libre ou fait pleurer l'esclave :  
L'adolescent rêveur te gémit dans les bois ;  
Sur ses vœux oppressés ta romance murmure ,  
Car les ruisseaux n'ont pas une grâce plus pure  
Que la grâce qui coule aux hymnes de ta voix !

Aussi, ta gloire est sainte entre toutes les gloires ;  
Jamais un fiel amer n'en corrompt le cours ;  
Tu n'eus que des amis au monde et tes beaux jours  
Sont encor chauds et doux au fond de leurs mémoires !

Et ta cité s'émeut ! la Normande aujourd'hui  
S'éveille et veut ton cœur et le nom de ta mère !

Qu'a-t-elle répandu sur l'indigent ennui  
Qui te rendit la gloire amère ?

Elle ! qui marchanda les traits de son enfant,  
Qu'une savante main incrusta sur l'albâtre ;  
Elle ! qui t'ignorait, quand la France idolâtre  
Lui jeta ton nom triomphant !

O richesse dormeuse, es-tu partout la même ?  
Boiëldieu ! sur le sol où séchait ton laurier,  
Écoute ! au toit du pauvre et dans l'humble atelier,  
Écoute si c'est là qu'on te pleure et qu'on t'aime !

A ton corps qui n'a plus qu'un cercueil pour gardien  
Qui donc ose arracher le cœur qui fut si tendre ?  
Couronnement hardi ! ne pouvait-on attendre  
Que le temps sous la tombe ait dissous leur lien ?

Tout mon être a pris froid devant cette œuvre étrange,  
Comme si l'on brisait une fibre à mon cœur.  
L'espérance est pieuse, et voit avec terreur  
Déchirer l'enveloppe où s'enfermait un ange !

Sur tant de pleurs chantés, dans les cieus attendus,  
Les encensoirs chrétiens n'ont pas brûlé leur flamme :  
Mais les sanglots poussés au départ de ton ame,  
Ton ame qui montait les a tous entendus !

Oui, l'église d'en haut t'ouvrait une chapelle  
Sans porte ! temple immense où ton auteur t'appelle ;  
Plein d'anges rougissans de tes maux d'ici-bas,  
Qui tendaient à ton vol leurs ailes et leurs bras !

Alors que pour l'un d'eux l'éternité s'allume,  
Qu'importe qu'à ses pieds un cierge se consume ?

Là, qui t'a demandé : « D'où viens-tu, Boiëldieu ? »  
Le rossignol sait-il l'arbre de sa naissance ?  
Un sonore univers vibra sous sa puissance ;  
Tombé du ciel, il chante et s'en retourne à Dieu !

---

## L'Enfant et le Pauvre.

---

« Mère ! faut-il donner quand le pauvre est bien laid ?  
Qu'il ne fait pas sa barbe et qu'elle est toute noire ,  
Et qu'il ne dit pas : S'il vous plaît ?

Faut-il donner ?

— Mon fils , tu n'as pas de mémoire :  
Le pauvre qui demande est l'envoyé de Dieu ;  
Qu'importe s'il a fait sa barbe et sa parure ?  
Il est beau du malheur écrit sur sa figure ;  
C'est là son passeport , trop lisible en tout lieu !

— Mais , s'il est malhonnête ?

— Il ne l'est pas , s'il pleure ,  
Si son regard te dit : J'ai faim !  
Veux-tu qu'il se prosterne en te tendant la main ?  
C'est l'envoyé de Dieu qui nous guette à toute heure.  
Que ses lambeaux sacrés ne te fassent pas peur ;  
Il vient sonder ton ame avec son infortune ;  
Le mépris pour le pauvre est la seule laideur  
Qui m'épouvante ou m'importune.

Dieu sur toi lui donne un pouvoir  
 Bien au-dessus de la parole !  
 Le jour où l'enfant le console,  
 Par une colombe qui vole  
 Dieu le sait bien avant le soir !

Lui qui dit aux heureux du monde ;  
 « — Donnez pour qu'il vous soit remis ;  
 Et plus votre voie est profonde ,  
 Pour que partout on vous réponde ,  
 Prenez les pauvres pour amis ! »

Juge quand un enfant verse sa fraîche aumône  
 A ce chercheur d'eau vive, et qu'il lui dit : Bonjour !  
 Comme au Christ altéré sous son âpre couronne ,  
 Du ciel, dont il a soif, tu lui rends le séjour.

Oh ! que ne puis-je dire à toute pauvre femme :  
 Prenez !  
 Comme l'instinct me crie à toute heure dans l'ame :  
 Donnez !

Oh ! que j'allégerais de ces errantes mères  
 Le sort !  
 Si Dieu changeait mes pleurs et mes pitiés amères  
 En or !

Aux petits enfans nus, chauffés de leur haleine ,  
 Si peu !  
 Je ferais , comme Dieu fait aux agneaux la laine ,  
 Du feu !

Mais je regarde en haut, pour que l'aumône pleuve,  
Souvent;  
Pour que toute humble barque entre au port sous l'é-  
Du vent! [preuve

Pour que l'abandonné, lavant avec ses larmes  
Son sort,  
Les plonge dans la foi, qui rend belle et sans armes  
La mort!

Je regarde la croix qui saigne et qui pardonne  
Toujours!  
La croix qui crie encor : Pour mon sang donne ! donne  
Tes jours! »

— Le Christ est beau ! Je l'aime et je joue au Calvaire,  
Où j'ai fait un jardin tout bleu de primevère;  
Mais les pauvres font peur. Mère ! si j'étais roi,  
Mes pauvres aux enfans ne feraient point d'effroi :  
Ils n'auraient jamais faim de cette faim qui pleure,  
Et ma colombe à Dieu l'irait dire à toute heure :  
L'hiver, ils n'auraient point un âtre sans charbon ;  
De longs jours sans manteaux, de longs soirs sans lu-  
mières,  
Je leur ferais des lits dans de tièdes chaumières,  
Et des habits qui sentent bon !

— Cher petit perroquet ! comme tu parles vide !  
Leur roi, c'est Dieu : la terre est leur froide maison.  
Dieu regarde d'en haut si le plus fort, avide,  
Ne prend pas au plus faible un grain de sa moisson :

Un jour il pèse , il juge ! autour de sa balance ,  
Les semeurs dépouillés se rangent en silence ;  
Le pauvre a recouvré le grain qu'il a perdu ,  
Et le plus fort est confondu.  
N'ai-je pas lu cela dans tes leçons apprises ?

— Oui. Mais ne gronde pas ; j'ai donné tout mon pain  
Et la moitié de mes cerises !

— Viens donc que je te baise. Alors , sur le chemin ,  
N'as-tu pas vu passer des ailes de colombe ?  
Toi si peu ! tu soutiens un homme qui succombe !

— J'ai dit : Bonjour !

— Tu fais ce que nous avons lu :  
Dieu dit : Puisez l'aumône èvotre superflu.

— Du superflu , ma mère , en ai-je ?

— C'est possible :  
Au bord de l'indigence on se sent riche , hélas !  
Le superflu , tu vois , c'est , pour l'être sensible ,  
Tout ce que les pauvres n'ont pas !

---

## Les Roseaux.

---

A MA SOEUR.

Deux roseaux dans les airs entrelaçaient leurs jours  
Et leurs nuits; ils pliaient, ils balançaient leur tête  
Ensemble; agenouillés aux pieds de la tempête,  
Ils ne se faisaient qu'un pour être à deux toujours!

L'amitié n'eut jamais de plus étroite chaîne  
Au monde; on n'a rien vu de mieux uni jamais;  
On eût dit qu'ils s'aimaient jusqu'à manquer d'halei-  
Je ne les plaignais pas d'être roseaux, j'aimais ! [ne;

Et de ce frais hymen montait une harmonie  
Qui parlait! qui chantait! triste, intime, infinie,  
Quand leur sort haletant demandait au soleil  
De leur donner un jour, encore un jour vermeil!

Sitôt qu'apparaissaient l'aube et sa sœur l'aurore :  
« Quel bonheur ! disait l'un, je vois le ciel encore,  
Je vous vois ! » L'autre aussi répondait : « Quel bonheur !  
Mais j'étais bien pourtant, j'étais sur votre cœur ! »



Le vieux chêne au cœur dur, vert géant du rivage,  
De son calme escarpé souriait de les voir ;  
On ne peut contempler l'amour sans s'émouvoir,  
Et tout célibataire a rêvé d'esclavage  
De cette molle étreinte où tremblaient les roseaux,  
Battus des mêmes vents, lavés des mêmes eaux.  
Souvent d'un rossignol la nocturne prière  
Descendait se mouiller dans leurs frissons charmans ;  
Souvent quelque ame veuve y pleura la dernière,  
Avant de s'envoler où vont les vrais amans.

Hélas ! il est des traits d'innocence naïve  
Qui font pleurer le cœur, et je crois que c'est Dieu  
Dont la main les répand comme une source vive,  
Pour nous dire : *Aimez-moi !* je le lis en tout lieu !

Un homme passe : adieu l'union solitaire,  
Adieu le pauvre amour, doux ciment de la terre !  
L'homme passe et dans l'air veut souffler une voix ;  
L'homme est triste ; un roseau va gémir sous ses doigts.

Leurs nœuds entrelacés dans l'eau se déchirèrent :  
Du roseau qui s'en va les racines pleurèrent.  
Enhardi de frayeur, l'autre voulut courir ;  
Il tomba : tomber seul, c'est tomber pour mourir !

---

.....

## A madame A. Gastu.

---

Si vous ne dormez pas, jetez-moi vos paroles,  
Ma sœur! comme au banni les divines oboles;  
Chantez-moi de vos nuits les songes palpitans,  
Et soulevez un peu le froid manteau du temps;  
C'est l'hiver, c'est l'absence et puis toujours une ame  
Au souffle de l'orage éparpillant sa flamme;  
Étendez votre main entre elle et l'ouragan,  
Vous! dont la lampe est haute et calme sous l'autan;  
Vous! dont l'ame relève une voix qui soupire,  
Envoyez-moi votre ame afin que je respire;  
Versez un peu d'eau pure à mon sort altéré,  
Vous! qui tenez du ciel ce don frais et sacré;  
Comme une fleur sauvage a soif de l'aube humide,  
Mon souffle est altéré de ce trésor limpide,  
Quand votre voix l'exhale en de si purs accens  
Qu'on s'incline à l'écho de vos jours innocens:

Chantez! tournez vers moi l'harmonieuse offrande,  
C'est là votre richesse et je vous la demande;  
Non pas toute; vraiment! il est tant de malheurs  
Qui frappent à la porte où l'on répand des pleurs!  
Des pleurs! mélodieux comme un ange en accorde,



Doucement leur sourire, et m'en aller. Eh bien !  
 Vos vers, du moins, vos vers ! afin que la nature,  
 L'haleine des ruisseaux, leur bruit dans la verdure,  
 Le jour douteux et blanc dont la lune a touché  
 Tout ce ciel que je porte en moi-même caché,  
 Se relèvent de joie et des sons d'une lyre,  
 Qui m'aide à m'oublier quand je viens de vous lire,  
 Et Dieu vous bénira, qui dans vos chastes yeux  
 Infiltra le symbole et la teinte des cieux :  
 Lui ! qui vous départit cette force tranquille,  
 Ce courage sans bruit de vous faire un asile  
 Partout où, de vos fleurs broyant les frais tableaux,  
 Rien ne vous a forcée à les jeter aux flots ;  
 Si votre livre au temps porte une confiance,  
 Vous n'en redoutez pas l'amère pénitence ;  
 Votre vers pur n'a pas comme un tocsin tremblant ;  
 Votre muse est sans tache et votre voile est blanc !  
 Et vous avez au faible une douceur charmante !

Faible aussi sous un cœur dont le poids me tourmente,  
 M'écoutant vivre encor près de l'âtre désert,  
 N'élevant plus qu'en moi mon timide concert ;  
 Sur un rythme qui pleure asseyant ma pensée,  
 Ma tête dans mes mains lentement balancée,  
 Devant le bois qui s'use et qui sert de flambeau,  
 Seule ! à me croire encor seule comme au tombeau,  
 Au cher petit tombeau dont j'ai tant vu la terre,  
 Et la mousse et les fleurs, et la croix solitaire,  
 Que sa forme partout s'élève devant moi,  
 Et quand je veux chanter me demande pourquoi :  
 Pourquoi ! c'est qu'on voudrait vivre encor de la vie,  
 Quand on a tant pleuré sa belle fleur ravie ;

C'est qu'on voudrait se prendre à quelque autre roseau;  
Mais le moindre, ma sœur, ne peut croître sans eau!

Allons, votre hymne! allons, vos vers! doux chœur d'a-  
Qui revenant des fleurs bruit à mes oreilles, [beilles,  
S'emporte à l'avenir et chante dans le vent;  
Vrais accords de la muse à qui je dis souvent :  
Pourquoi me tentez-vous, ô belle poésie!  
Je ne sais rien. Pourquoi, par vos mots d'ambrosie,  
Arrêtez-vous mon ame au bord de mes travaux  
Et de ma main rêveuse ôtez-vous mes fuseaux?  
Je vous aime partout: mais, stérile écouteuse,  
Ma raison n'eut jamais qu'une clarté douteuse;  
Et j'ai peur de répondre et de laisser vibrer  
Ma plainte dans des chants qui m'ont fait tant pleurer!  
Est-ce au front incliné d'une vulgaire femme  
Que vous devez ainsi secouer votre flamme?  
Aux soucis du ménage, au berceau qui s'endort,  
Est-ce à moi de lier ma vie à vos fils d'or?  
Laissez-moi seule et pauvre, et, mère vigilante,  
Me débattre avec l'heure, ou faites-la plus lente;  
Laissez tomber sans voix les larmes de mes yeux,  
Qui cherchent leur chemin pour arriver aux cieux!

.....

# Le Livre de ma fille Dnès.

---

## CONTE D'ENFANT.

Dieu bénit les enfans qui vont vite à l'école ;  
Peut-on sans les aimer les regarder courir !  
On les croirait poussés par quelque ange qui vole ,  
Qui de leurs blonds cheveux leur souffle une auréole,  
Frappe à la lourde porte et les aide à l'ouvrir.

J'en sais un dont la mère, humble femme, est heureuse,  
Et qui chante toujours avec ses cheveux blancs :  
La reine dans ses fils est moins ambitieuse  
Que cette pauvre femme, agitée et joyeuse ,  
Qui regarde voler deux petits pieds brûlans.

•La réputation commence avec la vie,  
A-t-elle dit un jour à son précoce enfant :  
Cette échelle mouvante où monte aussi l'envie ,  
L'école grandira de mémoire suivie ,  
Et sera d'aujourd'hui le registre vivant.

Marche donc ! marche droit sans retourner la tête.  
Qui s'amuse au présent retarde l'avenir. [prête ;  
Tends les mains jour par jour aux leçons qu'il t'ap-

Jeune , saute à pieds joints l'obstacle qui t'arrête ;  
Vieux , va t'asseoir paisible au banc du souvenir.

Moi, j'y suis. Moi pourtant, j'apprends encor, je t'aime!  
Je cherche dans un coin de mon passé perdu  
Quelque fruit mis à part , stérile pour moi-même ,  
Car il fut, mon passé , d'une avarice extrême ;  
Mais s'il te fait moins pauvre , il m'aura tout rendu!

Et l'on parla bientôt jusqu'au bout de la rue ,  
De l'enfant régulier qui savait l'heure. « Allons!  
Voilà René qui passe et la nuit disparue ;  
Voilà son cri de coq et l'aurore accourue ;  
En route ! » Et vers la ruche on poussait les frêles.

René , c'était l'abeille , et jamais buissonnière.  
Un jour , un seul , son banc le réclama longtemps :  
C'est la première fois !... « Sera-ce la dernière ? »  
Cria le maître aigri dans l'heure prisonnière.  
Et les plus paresseux riaient , fiers et contents!

Ce jour même, aux rayons d'un soleil couleur d'ambre,  
On trouva deux enfans que l'on croyait perdus.  
Un saule , aux bras ouverts leur a servi de chambre,  
Et sur le blanc tapis que leur a fait décembre ,  
On dirait de leur toit deux ramiers descendus!

Le plus grand, c'est René. Le plus beau, c'est ma fille ;  
Ange rôdeur qui boude à s'instruire avec nous ;  
Qui va cacher son livre au fond de la charmille ,  
Qui ne veut point d'école au sein de la famille :  
Qui se choisit un maître et l'écoute à genoux !

**Cendrillon les absorbe ! ils ont , contre la bise ,  
D'une haleine d'enfant l'innocente chaleur.  
L'un par l'autre emportés de surprise en surprise ,  
René veut qu'on épèle , et ma fille qu'on lise [ fleur !  
Tout!... comme on veut d'un champ voir la dernière**

**Liberté ! tu fais peur aux rois : sois douce aux mères !  
Donne un jour ta main droite à nos jeunes garçons ;  
Tiens ces hommes enfans loin des molles chimères :  
Nous , pour qui la nature a des lois plus amères ,  
Laisse-nous de leurs sœurs enfermer les leçons !**



---

## Le Rêve du Mousse.

Un homme à la mer !  
Un homme à la mer !

MARINE.

---

Dans le port de Marseille,  
Un courageux enfant,  
Comme une humide abeille,  
Fut poussé par le vent.  
Tombé de la tartane  
Qui s'envole sans lui,  
Il frappe à sa cabane  
Dont l'humble phare a lui :  
— « Qui m'éveille à telle heure ? »  
Dit la vieille, qui pleure  
Son mousse, errant sur l'eau :  
— C'est moi ! moi, ma mère !... Oh !  
Que le réveil est beau !

L'air était froid, ma mère ;  
Oh ! comme il était froid !  
La brise était amère  
Sur la flotte du roi ;

**Mais au fond de mon ame  
Dans des flots de soleil,  
Marseille aux yeux de flamme  
Réchauffait mon sommeil :  
Lorsqu'une blanche fée,  
De vos voiles coiffée,  
M'appelle au fond de l'eau...  
Mais, bonjour, ma mère ! Oh !  
Que mon rêve était beau !**

**« Viens ! m'a dit votre image ;  
L'eau seule est entre nous ;  
Trop vite ton jeune âge  
A quitté mes genoux.  
Viens ! que je berce encore  
Tes rêves de printemps ;  
Les flots en font éclore  
Qui nous calment longtemps ! »  
Et mon ame étonnée  
Se réveille entraînée  
Par les baisers de l'eau...  
Mais, bonjour, ma mère ! Oh !  
Que mon rêve était beau !**

**La flotte aux grandes ombres  
En silence glissa ;  
Avec ses ailes sombres  
Mon vaisseau s'effaça :  
Sous sa lampe pieuse,  
Sans cesser de courir,  
La lune curieuse  
Me regardait mourir :**

**PAUVRES FLEURS.**

Je n'avais pas de plainte ;  
Trois fois ma force éteinte  
S'évanouit dans l'eau...  
Mais, bonjour, ma mère ! Oh !  
Que mon rêve était beau !

C'en était fait du mousse ,  
Mère ! sans votre voix ;  
Sa clameur forte et douce  
Me réveilla trois fois :  
Sous les vagues profondes  
En vain nageait la mort ;  
Vos doux bras sur les ondes  
Me poussaient vers le port ;  
Et votre ame en prière  
Semait une lumière  
Entre le ciel et l'eau...  
C'est moi ! moi , ma mère ! Oh !  
Que le réveil est beau !

.....

# La Fiancée du Matelot.

---

A MADAME FRÉDÉRIC SEPCYTRE.

MARSEILLE.

Jardin de ma fenêtre,  
Mon seul encens à moi,  
Avril t'a fait renaître;  
N'est-il bon que pour toi?  
Tes fleurs moins chancelantes  
Se reparlent tout bas;  
Et moi, je sais deux plantes  
Qu'il ne réunit pas!

Combien de jours de fête  
Ont regardé mes pleurs,  
Sans relever ma tête,  
Pensive sur tes fleurs!  
Mais celui qui fait l'heure  
Pèse mon temps amer;  
Il voit l'ombre où l'on pleure  
Comme il voit dans la mer.

Ce soir, une hirondelle  
Qui descendait des cieux,

## PAUVRES FLEURS.

A frôlé de son aile  
Tes volets gracieux ;  
Ta fraîche palissade  
A tremblé sous son cœur ;  
Vient-elle en ambassade  
De la part du bonheur ?

Sans lune et sans étoile ,  
Quand la nuit teint les flots ,  
J'allume sous ton voile  
Ma lampe aux matelots ,  
Afin que cette flamme  
Qui s'épuise ardemment ,  
Comme un peu de mon ame ,  
Attire mon amant !

Dans la nuit ignorée  
Où Dieu me le rendra ,  
Vers ma vitre éclairée  
Son regard montera  
Bientôt , si ma neuvaine ,  
Au bout d'un an... perdu !  
Ma lampe le ramène  
A ton sol suspendu.

Dans le port , si le phare  
Mourait avant le jour ,  
Au marin qui s'égare  
Montre au loin son séjour ;  
Il sait qu'à ma fenêtre ,  
Toujours comme aujourd'hui ,  
Tes fleurs qu'il a fait naître  
S'illuminent pour lui !

---

# La Fiancée et le Choléra.

---

MARSEILLE.

« Sur le navire en quarantaine  
Entendez-vous de tristes voix ?  
La voix d'Arthur, grave et lointaine ,  
Ma mère ! soyez-en certaine ,  
A frappé la grève trois fois !

L'absence est presque le veuvage ;  
Mais, moins seul à l'heure du soir ,  
Il sait bien qu'au bord du rivage ,  
Pour saluer son esclavage ,  
Nous venons souvent nous asseoir.

Ma mère ! écoutez comme il chante :  
On dirait qu'il pleure après moi.  
Las de la chaleur desséchante ,  
Sous la lune rouge et méchante  
Je jurerais que je le vois !

Qu'il dorme à la cloche qui pleure  
Et sonne au port le couvre-feu ;  
Qu'un tableau plus riant l'effleure ;

**PAUVRES FLEURS.**

Pour lui laisser oublier l'heure,  
Je veux bien qu'il m'oublie un peu !

Que de Marseille la charmante  
Il rêve les fruits et les fleurs ;  
Qu'assoupi loin de la tourmente  
Il écoute ma voix d'amante ,  
Mais qu'il n'entende pas nos pleurs !

Près du fanal de l'habitable  
Il est assis ; c'est le premier !  
Si Dieu voulait faire un miracle,  
Pour glisser sur l'humide obstacle  
J'aurais les ailes du ramier !

Ramier ! ramier ! dont la tristesse  
Jette un sanglot tout près de nous ,  
Nous mourons aussi de tendresse !  
Prends mon ame ! et dans ta vitesse  
Va la poser sur ses genoux !

Va toucher parmi ces fronts mâles,  
Le plus jeune chargé d'ennui ;  
S'il a bu les fièvres fatales ,  
Baise pour moi ses lèvres pâles  
Et viens me baiser après lui !

Mais le canon de la vigie  
Vainement t'a fait tressaillir :  
Dans une tendre léthargie  
Ton veuvage se réfugie ;  
L'isolement fait tant vieillir !

**LA FIANCÉE ET LE CHOLÉRA.** 155

Et voilà les cris des églises  
Qui surmontent le bruit des flots;  
En pitié si nos croix sont prises,  
Ma mère ! les célestes brises,  
Nous rendront tous nos matelots !

Leur nautonier, vers la chapelle,  
Navigue tout chargé de vœux,  
Aux pieds du pouvoir qu'il appelle,  
Moi, pauvre amoureuse mortelle,  
J'ai sa bague et ses longs cheveux !

Des cierges voyez-vous les flammes  
Monter aux vitraux attiédís ?  
O ma mère ! on dirait des ames  
Qui viennent de rompre leurs trames,  
Et veulent un *De profundis* !

Dans votre piété qui tremble,  
Ne dites plus : « *Heureux les morts !* »  
C'est tenter Dieu qui nous rassemble :  
S'il ne brisait trois cœurs ensemble,  
Votre vœu serait un remords !

Sainte Vierge ! quelle soirée !  
On porte le bon Dieu partout !  
La mort souffle avec la marée,  
Et seul, dans Marseille éplorée,  
Le fléau qui tue est debout !


Allumez toutes vos étoiles,  
Patronne des mouvans séjours :



Que vos anges tissent des toiles,  
Pour que le fléau dans les voiles  
S'éteigne avant quarante jours !

Arthur ! Arthur !... » Amour de femme  
N'eut jamais de cri plus fervent :  
Heureux Arthur ! la voix et l'ame  
Roulèrent comme un bruit de lame  
Dans son rêve ému par le vent.

Et le ciel s'étoila paisible,  
Comme si le ciel écoutait :  
Mais le sort n'est jamais lisible,  
Et le spectre au vol invisible  
Emporta l'ame qui chantait !



## La Fontaine.

DE THOMAS MOORE.

---

L'amour encore enfant descendait dans nos fleurs,  
Travailler aux filets des jeunes oiseleurs ;  
Un jour, las des oiseaux qui chantaient dans leur cage,  
Ce nouveau-né tout nu s'envola du bocage.

Là-bas, une guirlande appendait aux ormeaux ;  
Une eau lente et troublée en mouillait les rameaux ;  
Amour dit : « Je connais cette belle couronne :  
Le plaisir l'a perdue, et moi je me la donne ! »

Jamais il n'a rien vu qu'il n'ait voulu l'avoir.  
Mais un Dieu si nouveau ne pouvait pas savoir,  
Que la douleur, pleurant sur des fleurs éphémères,  
Avait fait le ruisseau de ses larmes amères.

Il saisit la guirlande en tremblant de désir,  
Comme un jeune garçon quand il veut le plaisir.  
Elle tomba dans l'eau, par le choc effeuillée,  
Et l'enfant l'en tira toute froide et mouillée.

Pourtant, ce frais larcin qu'il porte nuit et jour,  
Parce qu'il fut volé, reste cher à l'amour.  
Mais le bandeau trempé de lumière et de charmes  
Retient le goût amer de la fontaine aux larmes !

---

## Un Bouquet de Femme.

---

Partez, Arnold ! faites un long voyage ;  
Ce ciel de feu vous brûlerait le cœur ;  
Déjà vos yeux surchargés de langueur  
N'enferment plus le rire de votre âge :  
Vingt ans et triste : Ah ! vous me faites peur !

Partez, Arnold ! sauvez votre pensée  
Au sol natal qui pleure vos printemps ;  
Votre ennemi vous laisse peu d'instans ,  
Si c'est d'amour que votre ame est blessée.  
Est-il si doux de mourir à vingt ans !

Partez, Arnold ! détachez de votre ame  
Ce bouquet blanc au venin parfumé.  
Cherchez des fleurs sous un ciel désarmé :  
N'en cueillez plus sur le cœur d'une femme ;  
Ce pauvre cœur où l'on grava : « Fermé ! »

---

## Un Billet de Femme.

---

Puisque c'est toi qui veux nouer encore  
Notre lien,  
Puisque c'est toi dont le regret m'implore,  
Écoute bien :  
Les longs sermens, rêves trempés de charmes,  
Écrits et lus,  
Comme Dieu veut qu'ils soient payés de larmes,  
N'en écris plus !

Puisque la plaine après l'ombre ou l'orage  
Rit au soleil,  
Séchons nos yeux et reprenons courage,  
Le front vermeil.  
Ta voix, c'est vrai ! se lève encor chérie  
Sur mon chemin ;  
Mais ne dis plus, A toujours ! je t'en prie ;  
Dis : A demain !

Nos jours lointains glissés purs et suaves,  
Nos jours en fleurs ;  
Nos jours blessés dans l'anneau des esclaves,  
Pesans de pleurs ;

De ces tableaux dont la raison soupire,  
Otons nos yeux,  
Comme l'enfant qui s'oublie et respire,  
La vue aux cieux!

Si c'est ainsi qu'une seconde vie  
Peut se rouvrir,  
Pour s'écouler sous une autre asservie,  
Sans trop souffrir,  
Par ce billet, parole de mon ame,  
Qui va vers toi,  
Ce soir, où veille et te rêve une femme,  
Viens! et prends-moi!

---

## Au Poète.

Quand chacun, tout fini, s'en alla de son bord,  
Oh ! dites ! du cercueil de cette jeune femme  
Ou du sentiment mort, abîmé dans notre ame,  
Lequel était plus mort ?

SAINTE BEUVE.

---

Au-devant de cet hymne et si grave et si tendre,  
Que les cœurs dévastés seuls ont le droit d'entendre,  
Par mes enfans cachée aux dédains de mon sort,  
Demandant à la vie un chant avant la mort,  
Je venais me signer sur le seuil de votre ame ;  
Elle est fermée ; et moi, mère, timide et femme,  
Je n'appellerai pas deux fois : je frapperai,  
Et si vous n'ouvrez pas, triste, je m'en irai.

Puis, seule comme vous, je fermerai ma porte :  
Agenouillant mon cœur sur quelque amitié morte,  
Je causerai tout bas avec votre ame encor,  
Car du plus malheureux votre ame est le trésor,  
Et son livre est à moi, comme l'écho qui pleure.  
Oui ! vous avez en vous, j'y rêvais tout à l'heure,  
Ces mots inattendus que ne sait pas l'esprit,  
Comme en ont les enfans, et que Dieu vous apprit !

Oui ! vous avez souffert de la même blessure ,  
Dont rien , rien , n'est-ce pas , ne ferme la morsure ?  
Si bien , que je ne sais , si c'est par amitié  
Pour vous , que je vous aime , ou bien , dans ma pitié  
Pour moi , que j'ai tant lu ce livre empli de charmes ,  
Et le relis tout haut pour écouter mes larmes !

---

## Solitude.

---

Pour me plaindre ou m'aimer je ne cherche personne;  
J'ai planté l'arbre amer dont la sève empoisonne.  
Je savais, je devais savoir quel fruit affreux  
Naît d'une ronce aride au piquant douloureux.

Je souffre, je me tais. Je regarde sans larmes [mes:  
Des yeux pour qui mes pleurs auraient de si doux char-  
Dans le fond de mon cœur je renferme mon sort  
Et mon étonnement et mes cris et ma mort.

Vous qui m'offrez des vœux dans vos pitiés tranquilles,  
Pour vos dévotions cherchez d'autres asiles;  
Portez dans l'avenir ce vœu si vrai, si beau !  
Allez-en quelque jour insulter mon tombeau :  
La pierre, sans frémir, subira cette injure.  
Mais je vis ! mais j'échappe à vos perfides bras ;  
Mais la pitié qui ment dans une voix parjure  
Ne vaut pas une tombe à l'abri des ingrats.



---

## Un Pauvre.

---

### A MON FILS.

Enfant ! sois doux au pauvre , il en est d'adorables ;  
Il en est de puissans sous leurs traits misérables :  
Tel est celui qui monte attiré par ta voix ,  
Qui descend toujours humble et content quelquefois ,  
Selon nos jours à nous , vides , nourris d'attente ,  
Ou comblés de travail et de joie haletante.  
Dieu lui fait, m'a-t-il dit, de longues nuits sans peur ;  
Et sous un peu de paille il a chaud dans son cœur !  
Le sommeil a pour lui des ailes toutes prêtes ;  
C'est là qu'il illumine et qu'il donne ses fêtes ;  
Là, qu'un ange vient dire à ce pauvre à genoux :  
« Debout ! debout , mon frère ! et montez avec nous !  
Laissez-moi relever votre ame voyageuse ;  
Laver vos pieds durcis par l'argile fangeuse ;  
Rendre vos pas légers puisqu'ils sont sans remord ,  
Et délier vos bras pour les tendre à la mort !  
Ayez foi dans la mort : cette cueilleuse d'ames  
Ne les moissonne pas pour en tuer les flammes ;  
Mais pour les délivrer de leur lourd vêtement ,  
Comme on ôte le sable où dort le diamant.

Dans votre épreuve solitaire ,  
 Ne demandez pas le bonheur :  
 Sa semence est dans votre cœur ;  
 Il n'éclora pas sur la terre.

Si la terre en poussait les fleurs ,  
 Voyez qu'elles n'ont qu'une aurore ,  
 Et qu'elles laisseraient encore  
 Leurs épines dans vos douleurs.

Mais ce fruit couvé par votre ame  
 Naîtra plus haut mûr et vermeil ,  
 Fait d'une impérissable flamme ,  
 Comme un rubis sous le soleil.

Le bonheur, c'est l'amour sans larmes ;  
 C'est la liberté sans effroi ;  
 Sans prisons, sans haine, sans armes ,  
 Et les mondes roulans sans roi.

Bénissez donc vos pleurs dont l'intérêt s'amasse.  
 Dieu compte avec la terre; où l'ombre règne, il passe !  
 Et l'éternité s'ouvre aux mots : *Pardon ! Amour !*  
 «Montez!» — Et l'indigent monte à Dieu jusqu'au jour !

Quand ce beau rêve a fui, quand la faim le réveille,  
 S'il tombe en soupirant du ciel où l'on sommeille,  
 Il reprend son fardeau plus léger; lui, plus fort,  
 Et gravit, patient, les affronts de son sort.

Ce pauvre est plus qu'un pauvre! une telle indigence,  
 Puisque Dieu la permet, ouvre l'intelligence :

Dieu voilé parle en lui. Souvent ses vieux lambeaux  
M'ont paru lumineux, comme si de flambeaux,  
Comme si des rayons d'une auréole sainte  
Sa tête blanchissante et paisible était ceinte :  
Ce pauvre est plus qu'un pauvre ! enfant ! sois doux pour  
Comme tu fus hier, s'il revient aujourd'hui. [lui,



## Milan.

---

A Milan, quand on se promène,  
Sur deux rangs dans la Contrada,  
Quand le soir, de sa fraîche haleine,  
A balayé la ville pleine  
De tout le feu qui l'inonda ;  
Quand l'aile de la brise apporte  
Des jardins l'amoureux poison ;  
C'est triste à voir sur chaque porte  
Le pauvre nain de la maison !

Quand chaque madone éclairée  
De lampes brûlant au soleil,  
D'enfans, de femmes entourée,  
Sourit dans sa gloire honorée  
De bouquets à l'encens vermeil ;  
Pourquoi , parmi les brunes filles  
Dont elle bénit l'oraison ,  
Donne-t-elle à tant de familles  
Le pauvre nain de la maison !

Quand du dôme la voix immense  
Roule dans l'air et dit : « Venez ,

Dans mon amour, dans ma clémence,  
Cacher vos peurs, votre démençe,  
Mes innocens! mes pardonnés!  
Christ! au parvis plein de prière!  
Plein d'ames de toute saison,  
Épure l'humaine poussière  
Des nains de ta grande maison!

---

## L'augure.

---

### A UNE AMIE QUE J'AVAIS.

Qu'avais-tu ? quelle idée au milieu de leur joie  
T'a fait dire : « Mon Dieu ! tout est triste. » Quel coup  
Frappait sur ta mémoire où quelque ombre tournoie ?  
Dans leur nuit de lumière et d'encens et de soie,  
Étais-tu donc bien seule et souffrais-tu beaucoup ?

Plus belle que pas une et suivie à la trace  
Des parfums ruisselans de tes bandeaux de fleurs,  
Reine par le maintien, poète par la grâce,  
Enfant par la candeur, ame que l'ame embrasse,  
Quel augure, en passant, t'a demandé des pleurs ?

Tu te plains de la vie, et tu te sens aimée,  
Folle ! à quelle douleur en as-tu ? je n'en sais  
Qu'une immense, profonde, affreuse, envenimée,  
Quand elle couve au cœur ses poisons amassés,  
C'est le doute : oh ! le doute emprisonne une vie !  
C'est le géôlier de l'ame et l'espion du sommeil ;  
C'est le poignard levé qui nous frappe au réveil ;  
Christ n'en sauverait pas cette ame poursuivie !

Voilà ce que je sais de ce honteux effroi ;  
Et tu te sens aimée et tu te plains... Tais-toi.

Viens ! viens épier l'aube à la lueur humide,  
Quand sous ses voiles gris l'aube ouvre l'horizon,  
Rien ne bruit là-bas qu'un filet d'eau limpide ;  
La musique épuisée et la danse rapide,  
Tout cherche le sommeil ; viens chercher la raison !

Viens ! on dirait la vie au fond des bois couchée ;  
Pas une aile d'oiseau n'éveille l'air encor ;  
Le rossignol se tait quand la lune est cachée :  
Hors toi, sous tes parfums, fleur brûlante et penchée,  
La nuit enchaîne tout dans un muet accord.

Viens ! les premiers lilas sous l'ombre et la verdure  
Soufflent au loin leur nom, leur forme, leurs couleurs :  
La terre ne dort pas ; elle ouvre sa ceinture ;  
Son sourire invisible encense la nature,  
Et son hymne au soleil va s'élancer des fleurs !

Viens dans la haute église où de hautes lumières  
Sans insulter le jour brûlent à l'avenir ;  
Leurs pensives clartés dessillent les paupières ;  
Rendent vivans les murs et parlantes les pierres,  
Et montrent l'autre vie au fond du souvenir !

Viens à Dieu ! viens : le monde a des peurs et des lar-  
Moi le passé m'étreint : toi le pressentiment [mes ;  
Peut-être ; et quelque ronce est vouée à tes charmes,  
Comme au doux fruit le ver, comme à l'amour ses ar-  
Comme un fil noir à l'or enlacé tristement ! [mes :

Est-ce un adieu qui frappe à ta porte, bel ange ?  
Est-ce un miroir brisé par un secret ressort ?  
De rayons et de nuit indicible mélange,  
D'où nous vient, que d'en haut, cette lumière étrange,  
Dans les momens profonds qui nous ouvrent le sort ?

Qu'ai-je donc ? je suis folle aussi. Tu m'as troublée.  
Va ! l'augure est pour moi, je l'espère ; J'ai peur !  
J'ai peur comme en passant une porte voilée ;  
Par l'ange qui bannit je m'entends rappelée,  
Et sa voix me cherchait en traversant ton cœur.

On sonnel... C'est nous deux que le malheur demande !  
Ton père au loin chancelle, il veut te voir... Adieu !  
De quelques pauvres fleurs amère réprimande !  
Moi, l'exil me rejette au flot qui le commande ;  
Et nous nous reverrons sur la terre, ou chez Dieu !

Déplions, déplions les manteaux de voyage ;  
Écoute ! les chevaux frappent au seuil : Allons !  
Vers l'étoile qui tremble emporte ton courage ;  
Sans une étoile, moi, je retourne à l'orage...  
Vous voulez bien des pleurs, mon Dieu ! nous le vou-  
lons.



---

## Au Christ.

---

Que je vous crains ! que je vous aime !  
Que mon cœur est triste et navré !  
Seigneur ! suis-je un peu de vous-même ,  
Tombé de votre diadème,  
Ou, suis-je un pauvre ange égaré ?

Du sable où coulèrent vos larmes  
Mon ame jaillit-elle un jour ?  
Tout ce que j'aime a-t-il des armes,  
Pour me faire trouver des charmes  
Dans la mort, que but votre amour ?

Seigneur ! parlez-moi, je vous prie !  
Je suis seule sans votre voix ;  
Oiseau sans ailes, sans patrie ,  
Sur la terre dure et flétrie ,  
Je marche et je tombe à la fois !

Fleur d'orage et de pleurs mouillée,  
Exhalant sa mourante odeur ,  
Au pied de la croix effeuillée,  
Seigneur, ma vie agenouillée  
Veut monter à votre grandeur !

Voyez : je suis comme une feuille  
Qui roule et tourbillonne au vent ;  
Un rêve las qui se recueille ;  
Un lin desséché que l'on cueille  
Et que l'on déchire souvent.

Sans savoir, d'indolence extrême,  
Si l'on a marché sur mon cœur :  
Brisé par une main qu'on aime,  
Seigneur ! un cheveu de nous-même  
Est si vivant à la douleur !

Au chemin déjà solitaire,  
Où deux êtres unis marchaient,  
Les voilà séparés... mystère !  
On a jeté bien de la terre  
Entre deux cœurs qui se cherchaient !

Ils ne savent plus se comprendre ;  
Qu'ils parlent haut, qu'ils parlent bas,  
L'écho de leur voix n'est plus tendre ;  
Seigneur ! on sait donc mieux s'entendre,  
Alors qu'on ne se parle pas ?

L'un, dans les sillons de la plaine,  
Suit son veuvage douloureux ;  
L'autre, de toute son haleine,  
De son jour, de son aile pleine,  
Monte ! monte ! et se croit heureux !

Voyez : à deux pas de ma vie,  
Sa vie est étrangère à moi,

Pauvre ombre qu'il a tant suivie,  
Tant aimée et tant asservie !  
Qui mis tant de foi dans sa foi !

Moi, sous l'austère mélodie,  
Dont vous m'envoyez la rumeur,  
Mon ame soupire agrandie ;  
Mon corps se fond en maladie  
Et mon souffle altéré se meurt.

Comme l'enfant qu'un rien ramène,  
L'enfant, dont le cœur est à jour,  
Faites-moi plier sous ma chaîne ;  
Et désapprenez-moi la haine,  
Plus triste encore que l'amour !

Une fois, dans la nuit profonde,  
J'ai vu passer votre lueur :  
Comme alors, enfermée au monde,  
Pour parler à qui me réponde,  
Laissez-moi vous voir dans mon cœur !

Rendez-moi, Jésus que j'adore,  
Un songe où je m'abandonnais :  
Dans nos champs que la faim dévore,  
J'expiais... j'attendais encore ;  
Mais, j'étais riche et je donnais !

Je donnais et, surprise sainte,  
On ne raillait plus ma pitié ;  
Des bras du pauvre j'étais ceinte ;

Et l'on ne mêlait plus l'absinthe  
Aux larmes de mon amitié!

Je donnais la vie au coupable,  
Et le temps à son repentir !  
Je rachetais à l'insolvable ;  
Et pour payer l'irréparable,  
J'offrais l'amour seul et martyr.



## La Tombe lointaine.



O ma charmante mère !  
Morte d'ame et d'amour,  
A ta vie éphémère  
J'ai donc puisé le jour !  
Les fleurs de ton visage  
Languissent sur le mien,  
Et j'ai pour mon présage  
Un cœur qui bat du tien !

De blonds cheveux ornée,  
Comme d'un voile d'or,  
Pliante et prosternée,  
Tu m'éblouis encor !  
Notre église avait-elle,  
Doux aimant du saint lieu,  
Une sainte plus belle,  
Pour m'attirer à Dieu !

Vers ta grâce ignorée,  
Comme on va droit aux fleurs,  
J'allais, tout attirée,  
Où tu versais tes pleurs :

Ta pauvreté suivie  
Versait du ciel sur moi,  
Et mes parfums de vie,  
Tu les portais en toi!

Par instant si je pleure  
A des sons de ma voix,  
C'est qu'elle est à cette heure  
La tienne d'autrefois!  
C'est qu'elle est de deux ames  
L'impalpable ciment :  
Oh! que ces pauvres flammes  
S'appellent tristement!

Vers ta moitié mortelle,  
Qu'ont ramené les mers,  
Ton ombre revient-elle  
Par les chemins amers?  
Ce fruit que je respire,  
L'as-tu vu dans sa fleur?  
Ce chant que je soupire,  
En plains-tu la douleur?

Oui! ton rire sonore,  
Tes maternels pouvoirs,  
Dieu les redit encore  
Dans tes premiers miroirs;  
Oui, mère! par tes charmes,  
Moins beaux, moins triomphans,  
Mais surtout par tes larmes,  
Nous sommes tes enfans!

---

## L'agonie du Mineur.

---

Comme aux inertes flancs de sa mère expirée,  
Palpite un pauvre enfant qui demande le jour,  
D'une terre en douleur lentement déchirée,  
Toi qui viens de subir le lugubre séjour,  
Lazare ! es-tu vivant, qui ne comptais plus l'heure  
Qu'à ton pouls ralenti dans ta sourde demeure,  
Qu'aux larmes de tes yeux qui regardaient sans voir  
Le ciel, où gravissaient tes ferventes prières,  
Où ton ame montait demander de l'espoir  
A Dieu, qui le laissa couler sous tes paupières.

Oui, Dieu qui te voyait te soumettre et souffrir,  
Dit qu'il n'était pas temps de te laisser mourir ;  
Dieu, couvrant de sa main ton aveugle agonie,  
Au bord de ton sépulcre épancha des clartés,  
Des ames et des voix et les flots agités  
D'hommes justifiant leur nom divin : *génie !*  
Qui creusaient une route à tes jours ténébreux,  
Versaient l'eau pure et l'air en ton sein douloureux,  
Comme avec des forceps t'arrachant à la terre,  
Renouvelaient ton souffle en ce travail austère !

Jusqu'à l'heure où, poussé d'un courage fervent,

Un jeune et pauvre prêtre armé du Dieu qui t'aime,  
Adjura ton enfer en s'y plongeant lui-même,  
Et sous la même croix te rapporta vivant.

Un ouvrier de Lyon fut englouti vif, et vécut sous  
terre l'espace de onze jours; le prêtre qui descendit  
pour l'assister du dernier sacrement, le rapporta  
dans ses bras à la foule rassemblée qui les croyait  
morts tous deux.



---

## Deux Chiens.

---

Deux vrais amis, deux chiens arrêtés dans la rue,  
Causaient, s'entre-plaignaient du départ des beaux  
jours,  
Ceux qu'on nomme l'enfance et qu'on rêve toujours,  
Cette aurore si vive et sitôt disparue!

O jeux sans esclavage ! ô festins enchantés !  
Par tout ce qui s'en va vous êtes regrettés ;  
On ne connaît chez vous de maître qu'une mère ;  
Et cette ambitieuse est facile à servir :  
Le bonheur du plus faible est sa seule chimère ;  
C'est à force d'amour qu'elle veut asservir !

Les deux chiens en pleuraient. Les chiens ont-ils une  
Ce qui les fait penser, est-ce un peu de la flamme [ame ?  
Qui me luit ? Dieu le sait : ils pleurèrent d'abord,  
Grincèrent au présent et s'attristèrent fort.  
Puis, celui qui des deux aimait encore à rire,  
Cria : Nous sommes fous, je suis prêt à l'écrire,  
Rappeler au bonheur devrait être un plaisir :  
Le bien qui fut, mon frère, est plus sûr qu'un désir,  
Et nous le déplorons à nous rendre malade ;

Nous regardons la vie avec des yeux troublés;  
 Le soleil est-il mort? les cieux sont-ils voilés?  
 Nos pieds sont-ils aux fers? courons, mon camarade!

— « Vous m'égayez toujours! répond le moins heureux,  
 Le moins libre, je pense, et le moins amoureux;  
 Dont la condition semble seule adoucie  
     Par l'honneur d'être chien d'un lord,  
 Et par l'anneau qui ferme avec un secret d'or  
     Sa cravate en cuir de Russie.

« Oui, frère, touchez là; nous sommes un peu fous;  
 Mais je veux dès demain l'oublier avec vous :  
 Nous recevons demain; je veux dire mon maître,  
 L'hôtel sera bruyant; voulez-vous le connaître?  
 C'est là : venez demain ! mais pour y pénétrer,  
 Ne vous fourvoyez pas : laissez d'abord entrer  
 Les parens, les amis : par un orgueil étrange,  
 Mon maître pour les siens jamais ne se dérange,  
 Car mon maître est très noble et ne leurdoit qu'un pas.  
 Mais lorsque vous verrez, dans ses jeunes appas,  
 Une belle... une fleur! de son frêle équipage  
 S'élançer en oiseau sur le bras de son page,  
 Entrez sans vous courber, sans craindre les refus :  
 Quand mon maître la voit, mon maître n'y voit plus !

Et de rire, un landau roulant vient les distraire.  
 « La porte s'ouvre; adieu, je vous quitte, mon frère,  
 Car on siffle après moi. Quand il revient des champs,  
 Mon maître autour de lui veut avoir tous ses gens. »

Castor, pressant le pas, médite sa parure;

Il n'avait de six mois démêlé sa fourrure ,  
 Car son maître est si pauvre et si peu glorieux ,  
 Et si laborieux !

L'artisan voit sitôt la fin de sa journée ,  
 Qu'il pèse le moment comme un riche l'année.  
 Du luxe leur grenier n'offrait pas le tableau ,  
 Et Castor se baignait quand il tombait de l'eau.  
 Il en cherche ce soir : on ne veut pas déplaire ,  
 On égaie un festin d'une robe plus claire ,  
 Et sans l'anneau doré de ses frères les lords ,  
 Il lava sa misère ; elle fut belle alors !

Quand il sortit lavé , les chiens du voisinage ,  
 Une blanche levrette à l'avril de son âge ,  
 Qui déjà le voyait d'un œil humide et doux ,  
 Accourut pour savoir ! ils accoururent tous :  
 Il conta sa fortune à l'amante modeste ,  
 Et puis plus bas : « Ce soir je vous dirai le reste. »  
 La tremblante levrette entendit ses adieux ,  
 Le salua pensive et le suivit des yeux.

Ce jour gros d'une fête éclate d'espérance ,  
 Et revêt pour Castor sa plus rose apparence ;  
 Il va cueillir ses fruits au toit de l'amitié ,  
 Et du bonheur qui mange apprendre la moitié !  
 Tous les gardiens sont hors de la cuisine ; ô joie !  
 La broche tourne seule ; on flaire ! on peut choisir ;  
 L'eau leur en vient du cœur et , prêts à s'en saisir ,  
 Ils dansent autour de leur proie !  
 Elle est lourde et brûlante , il faut la partager.  
 Ciel ! si près du plaisir pourquoi donc le danger ?  
 Laissez-leur ce hasard dont l'odeur les enchaîne ;

**Point!** dans l'hôtel en vain l'on s'enivre, l'on chante,  
L'orage couve et gronde : un marmiton hideux  
Et prompt comme la mort s'élançe au milieu d'eux :  
Il épargne Pollux qui hurle et qui se nomme ;  
Et jette au vent Castor, l'indigent gastronome !

Tournoyant et troublé, mais retenant ses cris,  
Castor tombe au milieu des chiens errans surpris,  
Qui, rassemblés en club à la porte fermée,  
Mangeaient plus noblement leur pain à la fumée.

Regarde avant d'entrer par où tu peux sortir :  
Malheureux, rire avec les heureux, c'est mentir !

---

# Noël.

---

## IMITÉ DE GOUDOULI.

Quel chant divin se fait entendre ?  
Quel cri d'amour frappe les airs ?  
Tout s'émeut... qu'allons-nous apprendre ?  
Quel Dieu s'annonce à l'univers ?

La lune argentée

Semble être arrêtée :

Qui trouble l'univers vivant ?

C'est un enfant !

Tout se tait; le vent souffle à peine ;  
Le sombre hiver est enchaîné ;  
L'autan surpris n'a plus d'haleine ,  
Et l'incrédule est prosterné :

Quelle est la puissance

Qui par sa présence

Ouvre le monde et le défend ?

C'est un enfant !

Les rois , le front dans la poussière ,  
Humbles pour la première fois ,

Suivent l'étoile avant-courrière,  
Pour adorer le roi des rois :  
Ce Dieu redoutable,  
Que craint le coupable,  
Que le juste implore souvent,  
C'est un enfant !

Quelle est cette vierge céleste,  
Soumise aux terrestres douleurs !  
Dans son regard pur et modeste  
Brillent le sourire et les pleurs !  
Oh ! qui la rend telle ?  
Qui, d'une mortelle,  
Couronne le front triomphant ?  
C'est un enfant !

La mort jalouse est asservie ;  
L'éternité vient de s'ouvrir :  
Un Dieu, pour nous donner la vie,  
Daigne avec nous naître et mourir.  
Amour sans seconde !  
Ce martyr du monde,  
Qui s'abandonne en nous sauvant :  
C'est un enfant !

---

## Le Parfum d'un Album.

---

Avant que ce parfum, du temps qui tout consume  
Ait subi l'avidité froideur,  
Que d'amitiés mourront ! que de vœux, dont l'ardeur  
Autour de moi couve et s'allume,  
S'éteindront, sans laisser après eux qu'un regret ;  
Une larme peut-être essuyée en secret !

Parfum, dont la douceur porte à la rêverie,  
Étends-toi sur des jours que je veux retenir ;  
Par toi je plongerai ma mémoire attendrie  
Sur eux, quand le présent sera le souvenir !

---

## A mademoiselle A...

---

Jeune amie qui venez regarder sur la terre  
La croix signée encor de sang et de mystère,  
Oh! n'approchez pas trop du sol où nous pleurons;  
Dans le calice ouvert ne trempez pas vos ailes;  
Femme par la beauté, soyez plus forte qu'elles;  
Dites: « La femme souffre » et jamais : « Nous souffrons! »



---

.....

## A qui me l'a demandé.

---

Quoi ! vous voulez savoir le secret de mon sort ?  
Ce que j'en peux livrer ne vaut pas qu'on l'envie :  
Mon secret, c'est mon cœur ; ma souffrance, la vie ;  
Mon effroi l'avenir, si Dieu n'eût fait la mort !

.....

## Elle a voulu mourir.

---

Donnez-lui du mystère,  
Au moins pour y mourir !  
Donnez-lui de la terre,  
Au moins pour la couvrir !  
Jetez sur cette flamme  
Votre froid élément ;  
Puis, laissez aller l'âme  
Chercher son Dieu clément !



Jetez un double voile  
Sur sa nuit, sur son jour !  
Priez qu'une autre étoile  
S'ouvre à sa pauvre amour !  
D'anathème et d'outrage  
Sauvez ses derniers pleurs ;  
Laissez après l'orage  
Un deuil paisible aux fleurs !

Hier encor sur sa tête  
L'oiseau de juin chantait ;  
De soleil et de fête  
Tout son ciel éclatait ;

## PAUVRES FLEURS.

Et sa raison ravie  
S'éteint dans un remord :  
Que sait-on de la vie,  
Un jour avant la mort ?

Dédain , blessure amère !  
Double mort à passer !  
Quand on n'a plus sa mère  
Prompte à vous embrasser !  
Plus rien pour vous entendre ,  
Plus rien pour vous aimer ;  
Plus rien , qu'un adieu tendre ,  
Pleurant , sans vous nommer !

Quand l'homme abjure et gronde ,  
Mon Dieu ! se croit-il dieu ?  
Qu'elle est triste et profonde  
Sa voix qui crie : « Adieu ! »  
Mon Dieu ! dans leur querelle ,  
Tout votre enfer a lui...  
Morte , pitié pour elle !  
Vivant , pardon pour lui !

*Paris , juin 1838.*

---

## La pauvre Orpheline.

---

« Pasteur ! est-il loin encore,  
Le couvent au grand clocher ?  
Je marche depuis l'aurore,  
Et je n'en peux approcher.  
— Le voilà sous la colline  
Que tu viens de parcourir :  
Mais ce n'est qu'à l'orpheline,  
Que ce tombeau doit s'ouvrir.

— Pasteur ! j'ai perdu mon père,  
Et ma mère est dans le ciel.  
Le ciel a dit qu'on espère,  
Au désert, un peu de miel !  
— Ma fille, un saint mariage  
Sauve ainsi que le couvent :  
Car vers le monde, à ton âge,  
L'ame retourne souvent !

— Pasteur ! une foi profonde  
Me liait au pauvre Éloi ;  
Mais il hérite, et le monde  
Est entre son cœur et moi.

— Ma fille ! sous cette larme  
Que tu n'as pu retenir,  
Que je vois mourir de charme  
Dans ton stérile avenir !

— Pasteur ! ma vie est fermée ;  
Pour moi le monde est trop grand :  
Femme qui n'est plus aimée  
Dans l'avenir perd son rang.

— Va donc , fleur inaperçue ,  
Je te bénis seule... Adieu !  
Et pour n'être pas déçue ,  
Va te révéler à Dieu ! »

.....

## Le Mariage d'une jeune Reine.

---

Cache bien cette fleur !  
C'est le don de ma vie :  
Elle sera suivie  
D'absence et de douleur.  
Adieu ! leur bal commence,  
Sauvons-nous dans la danse.  
Te regarder ce soir,  
C'est le ciel, sans l'espoir !

Autour de nos adieux que la foule est nombreuse !  
Quelle musique étrange a tinté dans mes pleurs !  
Que notre deuil a pris de pompeuses couleurs !  
C'est vrai... ne dit-on pas qu'une reine est heureuse !

Ta pâleur nous trahit ;  
Je sens qu'on nous regarde ;  
Que la raison te garde  
Du mal qui m'éblouit !  
Plâit-il?... le bruit m'enivre ;  
Je n'ai le temps de vivre ,  
Ni le temps de mourir...  
Te parler et souffrir !

Autour de nos adieux que la foule est nombreuse !  
Quelle musique étrange a tinté dans mes pleurs !  
Que notre deuil a pris de pompeuses couleurs !  
C'est vrai... ne dit-on pas qu'une reine est heureuse !

Sur la vitre qui luit  
Regarde cette étoile :  
On dirait, sous un voile ,  
Notre bonheur qui fuit !  
Cette nuit me fait reine ;  
Vers le rang qui m'entraîne ,  
Qu'ils sont lourds mes sermens  
Couverts de diamans !

Autour de nos adieux que la foule est nombreuse !  
Quelle musique étrange a tinté dans mes pleurs !  
Que notre deuil a pris de pompeuses couleurs !  
C'est vrai... ne dit-on pas qu'une reine est heureuse !

Sous nos pieds délirans  
Sens-tu couler les heures ?  
Oui ! tu pleures ! tu pleures ,  
Et toi seul me comprends !  
Va-t'en... Dieu qui m'écoute  
Sèmera sur ma route  
Nos rêves sans remord  
A mon doux lit de mort !

---

## Angelus.

---

A genoux ! l'angelus appelle !  
Le pasteur monte à la chapelle ;  
L'aveugle accorde son vieux luth ;  
C'est le moment de la prière  
Qui veut notre ame tout entière :  
Silence, amour ! silence... chut !

A genoux ! l'église promène  
Dans les airs sa fervente haleine ,  
Et le ciel répond au salut !  
La fleur s'incline sur sa tige ;  
Tout s'émeut sous l'humble prodige :  
Silence, amour ! silence... chut !

A genoux ! le village prie ,  
Et c'est demain qu'on nous marie ;  
Dis un *ave* pour mon salut !  
Hélas ! pour songer à moi-même  
Je suis trop près de ce que j'aime :  
Silence, amour ! silence... chut !

A genoux ! la vierge regarde !  
Et la cloche nous dit : « Prends garde !



Car c'est l'heure où l'ange apparut ;  
Les cierges ont mêlé leurs flammes,  
Comme tout à l'heure nos ames :  
Silence, amour ! silence... chut !

.....

# La Meunière et son Seigneur.

IMITÉ DE GOETHE.

---

Déjà, blanche meunière,  
Éveillée à l'amour ?

— « Monseigneur, la chaumière  
S'éveille avec le jour. »

Cette aurore est brûlante  
Comme ton teint vermeil !

— « Si votre marche est lente,  
Vous aurez le soleil. »

Eh bien ! passons à l'ombre ;  
Le ciel a trop d'ardeur.

— « Monseigneur ! l'ombre est sombre ;  
Et j'ai froid quand j'ai peur ! »

Viens ! meunière sauvage,  
Je me perdrais sans toi.

— « Monseigneur ! c'est plus sage  
De passer loin de moi. »

## PAUVRES FLEURS.

Fille charmante et fière;  
N'ose-t-on t'approcher ?

— « L'habit d'une meunière  
Ne doit pas se toucher. »

Oh ! les tiens ont la grâce  
Jointe à la pureté ?

— « Mais ils laissent la trace  
De leur humilité. »

N'ose-t-on qu'à l'église  
Chercher ta douce main ?

— « Pour une autre que Lise ,  
Vous prendrez ce chemin. »

Qui donc , plus que moi-même ,  
Mérite ton retour ?

— « Un beau meunier qui m'aime ,  
Et que j'aime d'amour. »

Puisqu'un meunier t'approche ,  
Peux-tu me refuser ?

— « C'est que pas un reproche  
Ne suivra son baiser. »

Un amant à tes charmes  
Doit de l'or et des fleurs...

— « Nous aurons moins d'alarmes  
Sous les mêmes couleurs ! »

---

## Le Marinier.

---

Je crains Dieu, ma mère !  
J'ai l'amour au cœur ;  
Point de haine amère ,  
Partant, point de peur :  
Mais à l'ange ou femme  
Que je viens de voir,  
J'ai donné mon ame  
Pour bien peu d'espoir !

C'est une rose en deuil, une fleur orpheline ,  
Que tenait par la main Marina sa cousine.  
Elles venaient chercher passage à l'autre bord ;  
Dieu m'aimait ce jour-là, car j'étais seul au port !

L'autre enfant m'appelle ,  
Et dit : Marinier !  
Sais-tu la chapelle  
Où l'on va prier ?  
Cette ange , à la Vierge  
Qui plaint son doux sort ,  
Va porter un cierge  
Pour son père mort. »

Ma mère ! où je vous vois, c'est là qu'elle est venue ?  
Là, comme une lumière aux marins inconnue !  
Là, j'ai cru que la Vierge entrait dans mon bateau,  
Et que mon humble barque allait brûler dans l'eau !

Et la jeune sainte  
Aux cheveux tressés ,  
Tenait avec crainte  
Ses longs yeux baissés.  
Oh ! que je devienne  
Capitaine ou roi,  
Elle sera mienne  
Et reine par moi !



Prends ! et puisque Dieu te l'envoie ,  
Folle ! ne pleure pas ta joie ;  
Car je sais que les amoureux  
N'aiment pas qu'on pleure pour eux.

LALY.

Que veux-tu ! je suis faite ainsi !  
Et des hommes pleurent aussi.  
Lui ! sa voix pleure dans moi-même ;  
Marina ! c'est pourquoi je l'aime ?  
Une larme sauve ; autrement  
On mourrait de saisissement.

MARINA.

Allons , viens , tu n'en finis pas ;  
Viens ! tout le monde court là-bas.  
Au salut du canon qui roule  
Ton amant te croit dans la foule.  
C'est la lenteur qui fait mourir ;  
Moi , mes pieds brûlent de courir !

LALY.

Marina ! laisse-moi m'asseoir ;  
Je serai plus forte ce soir.  
Il est là ! j'ai le temps d'attendre ;  
On n'est plus trop loin pour s'entendre :  
Comme l'oiseau qui suit le vent ,  
Mon ame est allée en avant !

---

# Au Soleil.

---

## ITALIE.

Ami de la pâle indigence !  
Sourire éternel au malheur !  
D'une intarissable indulgence  
Aimante et visible chaleur :  
Ta flamme, d'orage trempée ,  
Ne s'éteint jamais sans espoir ;  
Toi ! tu ne m'as jamais trompée  
Lorsque tu m'as dit : Au revoir !

Tu nourris le jeune platane ,  
Sous ma fenêtre sans rideau ,  
Et de sa tête diaphane  
A mes pleurs tu fais un bandeau :  
Par toute la grande Italie ,  
Où je passe le front baissé ,  
De toi seul, lorsque tout m'oublie ,  
Notre abandon est embrassé !

Donne-nous le baiser sublime  
Dardé du ciel dans tes rayons ,



Phare entre l'abîme et l'abîme  
Qui fait, qu'aveugles nous voyons!  
A travers les monts et les nues  
Où l'exil se traîne à genoux,  
Dans nos épreuves inconnues,  
Ame de feu, plane sur nous!

Oh! lève-toi pur sur la France  
Où m'attendent de chers absens;  
A mon fils, ma jeune espérance,  
Rappelle mes yeux caressans!  
De son âge éclaire les charmes;  
Et s'il me pleure devant toi,  
Astre aimé! recueille ses larmes,  
Pour les faire tomber sur moi!

---

## L'ame en peine.

---

### ITALIE.

Je suis là toute seule, immobile, cachée,  
Près de l'eau, dans ma fleur comme en un lit couchée,  
Et je ne peux m'étendre ! et je voudrais souvent  
Me dilater un peu sur les ailes du vent.

Mais les ailes du vent vont aux cieux, et la terre  
N'a pas rompu mon ban d'exil et de mystère ;  
Alors, pour expier près de qui n'en sait rien,  
Je me suis dérobée à mon ange gardien.

Sans l'ame que j'attends, qui n'est pas libre encore,  
Je ne veux pas monter dans l'éternelle aurore.  
Si Dieu me voit cachée, il n'en fait pas semblant :  
Lui, quand il faut punir, il est père ! il est lent.

Quand l'orage se lève et siffle avec colère,  
Je me tais, dans l'effroi d'être prise à son vol,  
Jusqu'à l'heure où la lune humide et molle, et claire,  
Ramène à mon ruisseau l'altéré rossignol.  
Le rossignol, ce soir, a dit de tendres choses

Aux tombes que la lune illumine en ce lieu ;  
 Et les morts ont tenu leurs demeures moins closes,  
 Au doux *requiescat* qui s'en allait vers Dieu :

Ce long sanglot traîné dans l'ombre,  
 Ce feu qui parle à la nuit sombre,  
 Ce souffle errant du Créateur,  
 Qui navre et fait pâmer le cœur :

Vraiment ! ce n'était pas pour les tombes d'argile,  
 Ni pour les trépassés dans leur demi-sommeil,  
 Ni pour le monde entier, sans yeux et sans soleil,  
 Que tant d'amour vibrait dans ce timbre fragile :  
 Vraiment ! c'était pour lui ! lui, rêvant sans dormir ;  
 Lui, couché sur son cœur à l'écouter gémir ;  
 Lui, que j'ai tant aimé ! que j'aimerai, que j'aime ;  
 Lui, mon éternité ! lui, mes chants ! lui, moi-même !  
 Lui qui m'a dit un soir : « Si tu meurs avant moi,  
 Reviens dans cet oiseau qui pleure comme toi. »

C'était donc moi pleurant dans la plaintive halcine  
 De l'oiseau, dont la voix solitaire était pleine  
 De ma voix et du souffle attiédi de la fleur,  
 Où sa soif, chaque nuit, vient pomper ma douleur.  
 Car, en perdant ma robe et mes lèvres de femme,  
 Je lègue au tendre oiseau tout ce que j'ai de flamme,  
 Et je ne dors jamais, jalouse dans la mort :  
 Pitié ! je l'étais tant que je le suis encor  
 Comme aux jours où son cœur palpitait dans ma vie.  
 Beaux jours ! par lui partout attendue ou suivie.  
 Beaux jours ! quand il passait, quand il jetait sur moi  
 De ces saisissemens à faire ouvrir une âme !

Des apparitions, des mots prompts et de flamme,  
Qui font trembler nos nuits de tendresse et d'effroi.  
Ils sortent de partout ceux qui veulent nous plaire !  
Où trouver de la force, où donc de la colère,  
Où trouver un refuge, un mensonge, une voix  
Qui démentent ce mot... que j'ai dit tant de fois !

Si j'ai mal dit, que Dieu souffle sur mes pensées,  
Comme on souffle le sable alors qu'il nuit aux fleurs ;  
Comme le vent détruit les feuilles dispersées  
D'un arbre maladif; mais, qu'il regarde aux pleurs !  
Les pleurs, c'est de l'amour! et l'amour, c'est Dieu mê-  
Et Dieu l'a dit d'une autre et du même remord : [me]  
« Elle ne mourra pas de l'éternelle mort :  
» Le monde la maudit; moi, je la sauve : elle aime. »  
Et je l'aimais... pitié! je l'aime encor... pardon !  
Il a de tout charmer le désir et le don,  
Lui qui m'attire, absent du fond de mon calice,  
Pour m'abreuver encor de deuil et de délice ;  
Lui qui, sous les rosiers ombrageant sa maison,  
La seule sur la terre où l'on dise mon nom,  
Ranime, dans l'écho qui heurte sa fenêtre,  
Ma suppliante voix qu'il reconnaît peut-être !  
Sans que j'ose épier sous son rideau tremblant,  
S'il n'éclaire que lui, le doux flambeau brûlant!  
Je crois voir l'ombre double et m'envole éperdue.  
Puis, lorsque dans ma fleur je suis redescendue,  
Je n'ai ni paix ni trêve et j'aspire toujours  
A qui versa tant d'ombre et de ciel sur mes jours !

Après les jours si beaux qui font les nuits si belles !  
Quand l'airain ne bat plus dans le sein des chapelles,

Et qu'il passe à leur pied, j'éveille un son plaintif  
Qui tombe et va prier à son cœur attentif :  
Espoir ! car c'est alors qu'il m'a souvent nommée ;  
Qu'il a dit : « Pauvre enfant ! je l'ai pourtant aimée ! »  
Oh ! qu'avec ces mots-là prompts à tout réparer,  
Je peux longtemps attendre et longtemps espérer !

Quand loin de lui mon corps dépérissait d'absence,  
Quand les fleurs de mon front se séchaient en silence,  
N'ai-je donc pas crié mille fois tristement,  
Dans mon cœur et partout, et toujours ardemment :  
« L'air respiré par lui convient seul à ma vie.  
« Je ne peux me souffrir où je sens qu'il n'est pas.  
« Si la tombe devait me ramener ses pas,  
« La tombe me ferait envie !

« Pourquoi s'est-il lié si fort avec mon cœur,  
« Enfin ! que tout entier je ne puis le reprendre ?  
« Pourquoi m'avoir été si tendre, ou si trompeur ?  
« Si la mort voulait me l'apprendre ! »

La mort m'a tout appris. Moi, j'ai tout pardonné :  
Car il est revenu sur mon corps incliné,  
Pour me rendre la terre et moins froide et moins dure,  
L'humecter de ses pleurs et d'un peu de verdure :  
C'est assez ! c'est assez pour avoir peur des cieus,  
Pour préférer la terre où j'attends... je suis mieux !

Au flanc du tournesol je me suis enfermée :  
Une ame peut tenir longtemps dans une fleur.  
Elle est triste, inclinée à la même douleur.  
Lorsque j'étais enfant, je l'ai beaucoup aimée,

J'en ai fait mon jardin , mon linceul , mon séjour :  
Elle attend le soleil , et moi bien plus , l'amour !

Lui , s'est pour un enfant pris d'une amitié tendre :  
Hélas ! toute innocence il s'arrête à l'entendre.  
Jamais enfant ou fleur , il n'importe à quel lieu ,  
Ne passent qu'il ne dise en lui : « Je crois en Dieu ! »  
Cet arrivant du ciel , fleur à tête penchée ,  
Fleur sommeilleuse encor dans ses feuilles cachée ,  
Sous ces longs cheveux d'or lui plaît tant aujourd'hui ,  
Que j'aide la jeune ame à causer avec lui ,  
A bégayer des mots d'espérance profonde ,  
A préparer ses yeux au jour d'un autre monde.  
Consoler c'est prier ! c'est mon droit , et mon sort  
Est de l'absoudre ainsi dans ma vie et ma mort.

Mais je ne peux l'aimer qu'à beaucoup de distance ,  
Et qu'en un grand péril lui prêter assistance :  
Ainsi le regardant , pâle à travers le soir ,  
Comme il était venu seul et triste s'asseoir  
Dans l'enclos de l'église , où des ombres errantes  
Épanchaient à la Vierge un flot d'hymnes souffrantes ,  
Tandis que vêpre et l'orgue où se plongeait ma voix  
Lui rendaient la mémoire et nos pleurs d'autrefois :  
Il était si pensif qu'il existait à peine ,  
Et qu'il ne voyait pas... L'amour voit-il la haine !  
La haine , dont la nuit couvrait l'affreux regard ,  
Et que je reconnus à l'éclair d'un poignard.  
L'heure sonnait le meurtre et cette lame impie  
L'atteignait , lui rêvant l'humble amour que j'expie :  
Vierge toute pitié ! vous l'avez entendu  
Mon cri qui vous nomma quand il était perdu !

Oui, car votre frayeur, plus saintement amère,  
Cria dans ce méchant : « Par ta mère!... ta mère! »  
Oui! car à vos flambeaux je vis de l'assassin  
Les deux mains sans poignard se croiser sur son sein.

Vierge! je crois en vous! je crois, Vierge Marie!  
Je ne peux m'en aller... mais je crois! mais je prie!  
Mais la pauvre âme en peine, à genoux dans vos fleurs,  
Osera nuit par nuit vous élever ses pleurs!

FIN.



---

# TABLE.

---

<b>La Maison de ma Mère.</b>	<b>7</b>
<b>Au Médecin de ma Mère.</b>	<b>13</b>
<b>Un Nouveau-né.</b>	<b>15</b>
<b>La Fleur d'eau.</b>	<b>19</b>
<b>Une Ame.</b>	<b>21</b>
<b>Croyance.</b>	<b>23</b>
<b>Avant toi.</b>	<b>25</b>
<b>Aveu d'une Femme.</b>	<b>29</b>
<b>L'Ange gardien.</b>	<b>31</b>
<b>Dormeuse.</b>	<b>33</b>
<b>Ma Fille.</b>	<b>37</b>
<b>Un Enfant à son Père.</b>	<b>39</b>
<b>Hippolyte.</b>	<b>41</b>
<b>La Madone des Champs.</b>	<b>43</b>
<b>A Madame Henriette F.</b>	<b>45</b>
<b>La Femme aimée.</b>	<b>47</b>
<b>Ne fuis pas encore.</b>	<b>49</b>
<b>Je l'ai promis.</b>	<b>51</b>
<b>J'avais froid.</b>	<b>53</b>
<b>A Pauline Duchambge.</b>	<b>55</b>
<b>La double image.</b>	<b>58</b>



Solitude.	60
L'hiver.	61
Albertine.	63
Rêve d'une femme.	66
Fleur d'Enfance.	68
Madame Henriette Favier.	70
L'Enfant grec.	71
A Pauline Duchambge.	72
Amour et Charité.	74
Au revoir.	75
Ave Maria.	79
S'il m'eût aimée.	82
Affliction.	84
A M. de Peyronnet.	88
Élisa Mercœur.	93
Tristesse de Mère.	97
A Monsieur A.-L.	100
Adolphe Nourrit à Lyon.	104
Cantique des Mères.	107
Hortense Seligmann.	111
Cantique des Bannis.	112
Le Luxembourg.	116
Amnistie.	118
Sol natal.	122
Qu'en avez-vous fait?	128
L'Aumône au bal.	130
Boiëldieu.	132
L'Enfant et le Pauvre.	133
Les Roseaux.	139
A Madame A. Tastu.	141
Le Livre de ma fille Ynès.	145
Le Rêve du Mousse.	148

TABLE.	213
La Fiancée du Matelot.	151
La Fiancée et le Choléra.	153
La Fontaine. De Thomas Moore.	157
Un Bouquet de femme.	158
Un Billet de femme.	159
Au Poète.	161
Solitude.	163
Un Pauvre.	164
Milan.	167
L'Augure.	169
Au Christ.	172
La Tombe lointaine.	176
L'Agonie du Mineur.	178
Deux Chiens.	180
Noël.	184
Le Parfum d'un Album.	186
A Mademoiselle A.	187
A qui me l'a demandé.	188
Elle a voulu mourir.	189
La pauvre Orpheline.	191
Le Mariage d'une jeune reine.	193
Angelus.	195
La Meunière et son Seigneur.	197
Le Marinier.	199
Deux Jeunes Filles.	201
Au soleil.	203
L'Âme en peine.	205

FIN DE LA TABLE.

74750012



1000 / 0102

PAUVRES  
FLEURS,

PAR MADAME

Desbordes-Malmore.



BRUXELLES.

M<sup>me</sup> LAURENT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

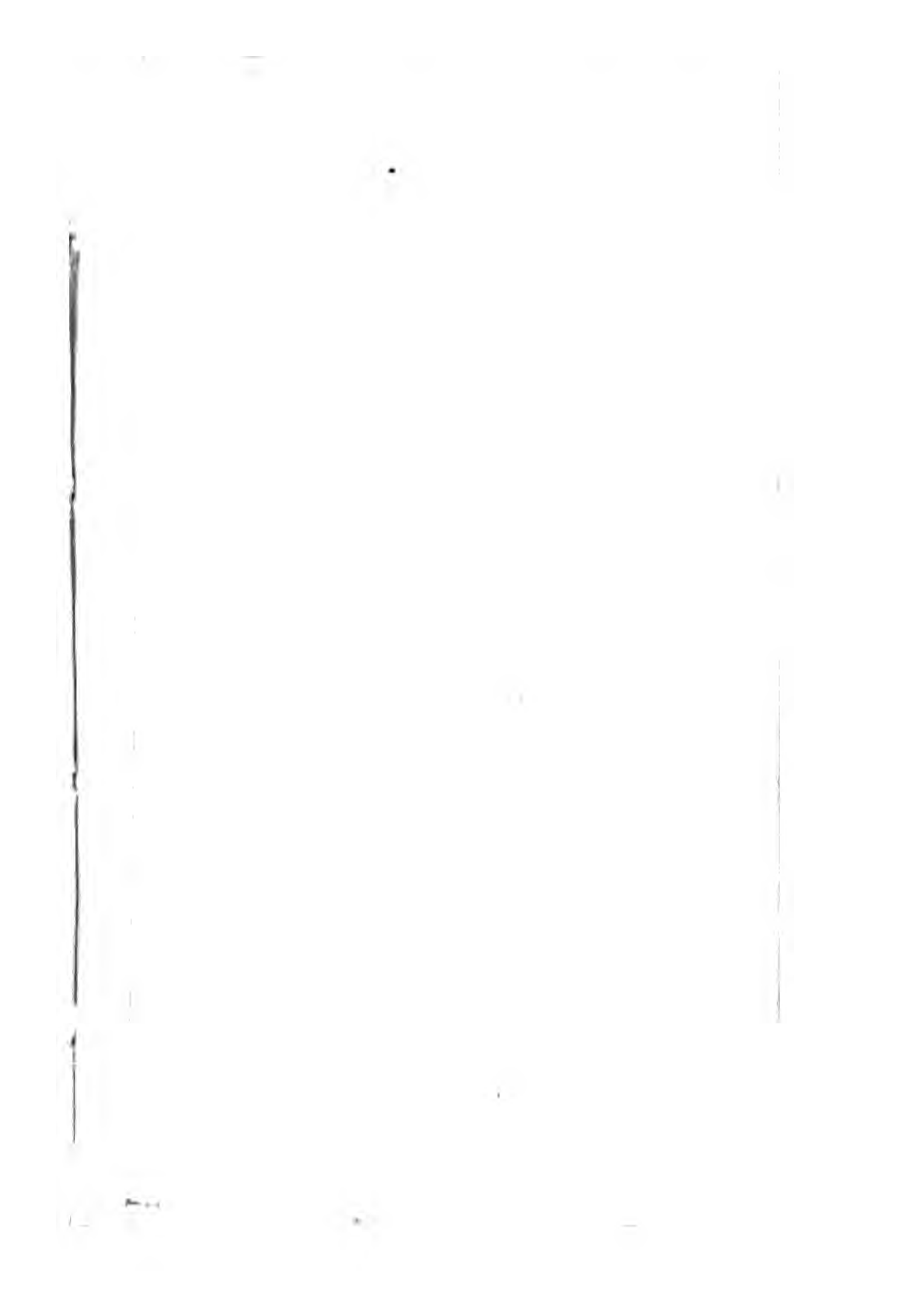
PLACE DE LOUVAIN, N<sup>o</sup> 7.

—  
1839.

Bought from Libreria

Dante, Florence

Cavallucci I, 261





**OUVRAGES**  
**DU MÊME AUTEUR.**

---

POÈMES ET POÉSIES, 1 vol.

LES PLEURS, 1 vol.

100



